

86 Rkp. 20
PAY

Rkp. 20.



LA PERCEPTION
DU CHANGEMENT

CONFÉRENCES
FAITES A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD
LES 26 ET 27 MAI 1911.

THE UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY, TORONTO, CANADA
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PAR
HENRI BERGSON
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLEGE DE FRANCE
DOCTEUR ES SCIENCES HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

Price 1s. 6d. net.

OXFORD: AT THE CLARENDON PRESS
LONDON: HENRY FROWDE, ALLEN CORNER, E.C.
1911.

LA TROUSSE
L'UNIVERSITE

CONTRIBUTION

UNIVERSITY OF OXFORD

HENRY BROWDE, M.A.

PUBLISHER TO THE UNIVERSITY OF OXFORD

LONDON, EDINBURGH, NEW YORK

TORONTO AND MELBOURNE

THE

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

UNIVERSITY OF OXFORD

Price 1s. 6d. net.

OXFORD: AT THE CLARENDON PRESS

LONDON: 2, NEW STREET, AND WINDMILL, E.C.

1911

LA PERCEPTION DU

CHANGEMENT

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Mesdames, Messieurs,

Mes premières paroles seront des paroles de remerciement à l'Université d'Oxford pour le grand honneur qu'elle m'a fait en m'invitant à venir parler chez ~~xx~~ elle. Je me suis toujours représenté Oxford comme un des rares sanctuaires où se conservent, pieusement entretenues, transmises par chaque ^{lon}génération à la suivante, la chaleur et la lumière de la pensée antique. Mais je sais aussi, que cet attachement à l'antiquité n'empêche pas Oxford d'être très moderne et très vivant. Plus particulièrement, en ce qui concerne la philosophie, je suis frappé de voir, avec quelle ^{eur}profondeur et quelle originalité on étudie ici les philosophes anciens (tout récemment encore, un de vos maîtres les plus éminents ne renouvelait-il pas sur des points essentiels l'interprétation de la théorie platonicienne des Idées?), et comment, d'autre part, Oxford est à l'avant-garde du mouvement philosophique avec ses deux conceptions extrêmes de la nature de la vérité: le naturalisme intégral et le pragmatisme. Cette alliance du présent et du passé est féconde dans tous les domaines: nulle part elle ne l'est plus qu'en philosophie. Certes, nous avons quelque chose de nouveau à faire, et le moment est peut-être venu de s'en rendre pleinement compte; mais, pour être du nouveau, ce ne sera pas nécessairement du révolutionnaire. Etudions plutôt les anciens, impregnons-nous de leur esprit, et tâchons de faire, dans la mesure de nos forces, ce qu'ils feraient eux-mêmes, s'ils vivaient parmi nous. Initiés à notre science, je ne dis pas seulement à notre mathématique et à notre physique, qui ne changeraient peut-être pas grand chose à leur manière de penser, mais surtout à notre biologie et à notre psychologie, ils arriveraient à des résultats très différents, peut-être même inverses,

de ceux où ils ont abouti. C'est ^{ce} qui me frappe tout particulièrement pour le problème que j'ai entrepris de traiter devant vous, le problème du changement.

J'ai choisi ce problème, parce que je le tiens pour capital, et parce que j'estime que, lorsqu'on s'est convaincu de la réalité du changement et qu'on a fait ~~un~~ effort pour le ressaisir, tout se simplifie. Beaucoup de difficultés philosophiques, qui apparaissaient comme ~~insurmontables~~, tombent. Non seulement la philosophie y gagne, mais la vie elle-même, notre vie de tous les jours - je veux dire l'impression, que les choses font sur nous et la réaction de notre intelligence, de notre sensibilité et de notre volonté sur les choses - peuvent s'en trouver transformées et comme transfigurées. C'est que, d'ordinaire, nous regardons bien le changement, mais nous ne l'apercevons pas. Nous ~~en~~ ^{parlons} du changement, mais nous n'y pensons pas. Nous disons que le changement existe, que tout change, que le changement est la loi même des choses: oui, nous le disons et le répétons; mais ce ne sont là que des mots, et nous raisonnons et philosophons comme si le changement n'existait pas. Pour penser le changement et pour le voir, il y a tout un voile de préjugés à écarter, les uns artificiels, créés par la spéculation philosophique, les autres naturels au sens commun. Je crois que nous finirons par nous mettre d'accord là-dessus, et que, partant de là, nous constituerons progressivement une philosophie à laquelle tous collaboreront et sur laquelle tous arriveront à s'entendre. C'est pourquoi je voudrais d'abord fixer deux ou trois points, sur lesquels je pense que l'entente est déjà faite: l'accord, comme une tache d'huile, s'étendra peu à peu au reste. Notre première conférence portera donc moins sur le changement lui-même que sur les caractères généraux d'une philosophie, qui prendrait l'intuition du changement pour point de départ.

Voici d'abord un point sur lequel tout le monde s'accordera. Si nos sens et notre conscience avaient une portée illimitée, si notre faculté de percevoir, extérieure et intérieure ^{vieure}, était indéfinie, nous n'aurions jamais recours à la faculté de concevoir ni à celle de raisonner. Concevoir est un pis aller dans les cas où l'on ne peut pas percevoir, et raisonner ne s'impose que dans la mesure où l'on doit combler les vides de la perception externe ou interne, et en étendre la portée. Je ne nie pas l'utilité des idées abstraites et générales - pas plus que je ne conteste la va-

leur des billets de banque. Mais de même que le billet n'est qu'une promesse d'or, ainsi une conception ne vaut que par les perceptions eventuelles qu'elle représente. Je dis, que nous sommes d'accord là-dessus. Et la preuve, c'est que, de l'avis de tous, les conceptions le plus ingénieusement assemblées et les raisonnements le plus savamment échafaudés s'écroulent comme des châteaux de cartes le jour où un fait - un seul fait, réellement aperçu - vient heurter ces conceptions et ces raisonnements. Il y a d'ailleurs pas un métaphysicien, pas un théologien, qui ne soit prêt à affirmer, qu'un parfait est celui, qui connaît toutes choses intuitivement, sans avoir à passer par l'intermédiaire du raisonnement, de l'abstraction ni de généralisation. Donc, pas de difficulté sur le premier point.

Il n'y en aura pas davantage sur le second, que je formulerais ainsi: c'est l'insuffisance de portée ou la faiblesse de nos facultés de perception - ^{insuffisance} ~~insuffisance~~ constatée par nos facultés de conception et de raisonnement - qui a donné naissance à la philosophie. L'histoire des doctrines en fait foi. Les conceptions des plus anciens penseurs de la Grèce étaient, certes, très voisines de la perception, puisque c'est par les transformations d'un élément sensible, comme l'eau, l'air, le feu, qu'elles complétaient la sensation immédiate. Mais dès que les philosophes de l'école d'Élée, critiquant l'idée de transformation, eurent montré ou cru montrer l'impossibilité de se maintenir si près des données des sens, la philosophie s'engagea dans la voie, où elle a marché depuis, celle qui conduit à un monde suprasensible: avec de pures idées, désormais, on devait expliquer les choses. Il est vrai que, pour les philosophes anciens, le monde intelligible était situé en dehors et au-dessus de celui, que nos sens et notre conscience aperçoivent: nos facultés de perception ne nous montraient que des ombres projetées dans le temps et l'espace par les Idées immuables et éternelles. Pour les modernes, au contraire, ces essences sont constitutives des choses sensibles elles-mêmes; ce sont de véritables substances, dont les phénomènes ne sont que la pellicule superficielle. Mais tous, anciens et modernes, s'accordent à avoir dans la philosophie une substitution du concept au percept. Tous en appellent, de l'insuffisance de nos sens et de notre conscience, à des facultés de l'esprit, qui ne sont plus perceptives, je veux dire aux fonctions d'abstraction, de généralisation et de raisonnement.

Sur ce second point nous serons également d'accord. J'arrive alors au troisième, qui, je pense, ne soulevra pas non plus de discussion.

Si telle est bien la méthode philosophique, ^{n'y} il n'y a pas, il ne peut pas y avoir une philosophie, comme il y a une science; il y aura toujours, au contraire, autant de philosophies différentes qu'il se rencontrera de penseurs originaux. Comment en serait-il autrement? Si abstraite que soit une conception, c'est toujours dans une perception qu'elle a son point de départ. L'intelligence combine et sépare; elle arrange, dérrange, coordonne; elle ne crée pas. Il lui faut une matière, et cette matière ne peut pas lui être fournie que par les sens ou par la conscience. Une philosophie qui construit ou complète la réalité avec de pures idées, ne fera donc que substituer ou adjoindre à l'ensemble de nos perceptions concrètes, telle ou telle d'entre elles élaborée, amincie, subtilisée, convertie par là en idée abstraite et générale. Mais, dans le choix qu'elle opérera de cette perception privilégiée, il y aura toujours quelque chose d'arbitraire, car la science positive a pris pour elle ce qu'il peut y avoir d'incontestablement commun à des choses différentes, la quantité, et il ne reste plus alors à la philosophie que le domaine de la qualité, où tout est hétérogène à tout, et où c'est par l'effet d'un décret contestable qu'une partie est déclarée représentative de l'ensemble. A ce décret on pourra toujours en opposer d'autres. Et bien des philosophies différentes surgiront, armées de concepts différents, capables de lutter indéfiniment entre elles.

Voici alors la question, qui se pose et que, pour ma part, je considère comme essentielle. Puisque toute tentative pour philosopher avec des concepts suscite des tentatives antagonistes et que, sur le terrain de la dialectique pure, ^{n'y} il n'y a pas de système, auquel on ne puisse en opposer un autre, devons-nous rester sur ce terrain, ou bien ne vaudrait-il pas mieux (sans renoncer, cela va sans dire, à l'exercice de nos facultés de conception et de raisonnement) revenir à la perception elle-même, obtenir d'elle qu'elle se dilate et s'étende? Nous ^{is} devons, que c'est l'insuffisance de notre perception naturelle qui a poussé les philosophes à compléter la perception par la conception, laquelle devra combler les intervalles entre les données des sens ou de la conscience et, par là, unifier et ^{rat} systématiser notre connaissance des choses. Mais l'examen des doctrines nous montre, que la faculté de concevoir, au fur et à mesure qu'elle avance dans ce travail d'intégration, est obligée d'éliminer de la réalité une multitude de différences qua-

d'éteindre
 litatives, ~~d'éteindre~~ ^{per} en partie nos ^{per}receptions, d'appauvrir notre ~~vi~~ vision concrète de l'univers: c'est même parce que chaque philosophie est amenée, bon gré mal gré, à procéder ainsi, quelle suscite des philosophies antagonistes, dont chacune relève quelque chose de ce, que celle-là a laissé tomber. La méthode va donc contre le but qu'elle se propose: elle devait, en théorie, étendre et compléter la perception; elle est obligée, en fait, de demander à une foule de perceptions de s'effacer, afin que telle ou telle d'entre elles puisse devenir représentative des autres. - Mais supposez qu'au lieu de chercher à nos élever au-dessus de notre perception des choses, nous nous enfonçons en elle pour la creuser et l'élargir. Supposez que nous inserions en elle notre volonté, et que cette volonté, se dilatant, dilate notre vision des choses. Nous obtendrions cette fois une philosophie où rien ne serait sacrifié de ce que nous présentent nos sens et notre conscience: aucune qualité, aucun aspect du réel, ne prétendrait se substituer au reste et en fournir l'explication. Mais surtout nous aurions une philosophie à laquelle on ne pourrait en opposer d'autres, car elle n'aurait rien laissé en dehors d'elle que d'autres doctrines pussent ramasser: elle aurait tout pris. Elle aurait pris tout ce qui est donné, ~~par~~ et même plus qui est donné, car les sens et la conscience, conviés par elle à un effort exceptionnel, lui auraient livré plus qu'ils ne fournissent naturellement. A la multiplicité des systèmes qui luttent entre eux, armés de concepts différents, succéderait l'unité d'une doctrine capable de reconcilier tous les penseurs dans une même perception, - perception qui irait d'ailleurs s'élargissant, grâce à l'effort combiné des philosophes dans une direction commune.

On dira que cet élargissement est impossible. Comment demander aux yeux du corps, ou ceux de l'esprit, de voir plus qu'ils ne voient? L'attention peut préciser, éclairer, intensifier: elle ne fait pas surgir, dans le champs de la perception, ce qui ne s'y trouvait pas d'abord. Voilà l'objection. - Elle est réfutée, croyons-nous, par l'expérience. Il y a en effet, depuis des siècles, des hommes dont la fonction est précisément de voir et de nous faire voir ce que, naturellement, nous n'apercevons pas. Ce sont les artistes,

A quoi vise l'art, sinon à nous faire découvrir, dans la nature et dans l'esprit, hors de nous, une foule de choses qui ne frappaient pas explicitement nos sens et notre conscience? Le poète et le romancier qui expriment un état d'âme ne le créent certes pas de toutes pièces; ils ne seraient pas compris de nous si nous n'éprouvions pas nous-mêmes

mes, au moins à l'état naissant, tout ce qu'ils nous décrivent. Au fur et à mesure qu'ils nous parlent, des nuances d'émotion et de pensée apparaissent qui, sans doute, étaient représentées en nous depuis longtemps, mais qui demeuraient invisibles: telle, l'image photographique qui n'a pas encore été plongée dans le bain où elle se révélera. Le poète est ce révélateur. Mais nulle part la fonction de l'artiste n'est aussi apparente que dans celui des arts qui serre de plus près la réalité matérielle, je veux dire la peinture. Les grands peintres sont des hommes auxquels remonte une certaine vision des choses qui est devenue ou qui deviendra la vision de tous les hommes. Un Corot, un Turner, pour ne citer que ceux-là, ont aperçu dans la nature une foule d'aspects que nous ne remarquons pas. - Dira-t-on qu'ils n'ont pas vu, mais créé, qu'ils nous ont livré des produits de leur imagination, que nous adoptons leurs inventions parce qu'elles nous plaisent, et que nous nous amusons simplement à regarder la nature à travers l'image que les grands peintres nous en ont tracée? - Mais, s'il en était ainsi, pourquoi dirions-nous de certaines œuvres - celles des maîtres - qu'elles sont vraies? ou serait la différence entre le grand art et la pure fantaisie? Approfondissons ce que nous éprouvons devant un Turner ou un Corot: nous trouverons que, si nous les acceptons et les admirons, c'est que nous avons perçu, ce qu'ils nous montrent. Oui, nous l'avons perçu, comme nous avons perçu tout ce que les peintres nous ont montré et nous montreront jamais; mais nous avons perçu sans apercevoir. C'était, pour nous une vision brillante et évanouissante, perdue dans la foule de ces visions également brillantes, également évanouissantes, qui, semblables à des dissolving views, se recouvrent dans notre expérience usuelle et constituent, par leur interférence réciproque, la vision pâle et décolorée que nous avons habituellement des choses. Le peintre l'a isolée; il l'a si bien fixée sur la toile que, désormais, nous ne pourrions nous empêcher d'apercevoir dans la réalité ce qu'il y a aperçu lui-même.

L'art est donc là pour nous montrer qu'une extension de nos facultés de percevoir est possible. Mais comment s'accomplit-elle? - Remarquons que le sens commun a toujours dit de l'artiste qu'il est un idéaliste, entendant par là que l'artiste se préoccupe moins que la plupart d'entre nous du côté positif et matériel de la vie. L'artiste est, au sens propre du mot, un distrait. Pourquoi, étant plus détaché de la réalité, arrive-t-il à y voir plus de choses que le commun des hommes? On ne le

comprendrait pas, si la vision que nous avons ordinairement des objets extérieurs et de nous-mêmes n'était une vision que notre attachement à la réalité, notre besoin de vivre et d'agir, nous a amenés à retracer et à vider. De fait, il serait aisé de montrer que plus nous sommes préoccupés de vivre, moins nous sommes enclins à regarder, et que les nécessités de l'action tendent à limiter le champ de la vision. Je ne puis entrer dans la démonstration de ce point: j'estime que beaucoup de questions psychologiques et psycho-physiologiques s'éclaireraient d'une lumière nouvelle si l'on se décidait à considérer notre perception distincte comme simplement découpée, par les besoins de la vie pratique, dans un ensemble plus vaste. Nous aimons, en psychologie et ailleurs, à aller de la partie au tout, et notre système habituel d'explication consiste à reconstruire idéalement notre vie mentale avec des éléments simples, puis à supposer que la composition entre eux de ces éléments simples et réellement produit notre vie mentale. Si les choses se passaient ainsi, notre perception serait en effet inextensible; elle serait faite de l'assemblage de certains matériaux déterminés, en quantité déterminée, et nous n'y trouverions jamais autre chose que ce qui y aurait été ainsi déposé d'abord. Mais les faits, quand on les envisage en dehors de tout parti pris d'expliquer l'esprit mécaniquement, suggèrent une interprétation d'un autre genre. Ils nous montrent, dans la vie psychologique normale, un effort constant de l'esprit pour limiter son horizon, pour se détourner de ce qu'il a un intérêt matériel à ne pas voir. Avant de philosopher, il faut vivre; et la vie exige que nous nous mettions des oeillères, que nous ne regardions ni à droite ni à gauche, mais droit devant nous dans la direction où nous avons marcher. Notre connaissance, bien loin de se constituer par une association graduelle d'éléments simples, est l'effet d'une dissociation brusque: dans le champs infiniment vaste de notre connaissance virtuelle nous avons cueilli, pour en faire une connaissance actuelle, tout ce qui intéresse notre action sur les choses; nous avons négligé le reste. Le cerveau paraît avoir été construit en vue de ce travail de sélection. On le montrerait sans peine pour les opérations de la mémoire. Notre passé, ainsi que nous le verrons dans notre prochaine conférence, se conserve nécessairement, automatiquement. Il survit tout entier. Mais notre intérêt pratique est de l'écarter, ou du moins de n'en accepter que ce qui peut éclairer et compléter plus ou moins utilement la situation présente. Le cerveau nous sert à affectuer ce choix: il actualise les souvenirs utiles, il maintient dans le sous-sol de la conscience ceux qui ne serviraient à rien. On en dirait autant de la perception: auxiliaire de

l'action elle isole, dans l'ensemble de la réalité, ce qui nous intéresse; elle nous montre moins les choses mêmes que le parti que nous en pouvons tirer. Par avance elle les classe, par avance elle les étiquette; nous regardons à peine l'objet, il nous suffit de savoir à quelle catégorie il appartient. Mais, de loin en loin, par un accident heureux, naissent des hommes qui, soit par leurs sens soit par leur conscience, sont moins attachés à la vie. La nature a oublié d'attacher leur faculté de percevoir à leur faculté d'agir. Quand ils regardent une chose, ils la voient pour elle, et non plus pour eux. Ils ne perçoivent plus simplement en vue d'agir; ils perçoivent pour percevoir, pour rien, pour le plaisir. Par un certain côté d'eux-mêmes, soit par la conscience soit par un de leurs sens, ils naissent détachés; et, selon que ce détachement est inhérent à tel ou tel de leurs sens ou à leur conscience, ils sont peintres ou sculpteurs, musiciens ou poètes. C'est donc bien une vision plus directe, plus immédiate de la réalité, que nous trouvons dans les différents arts; et c'est parce que l'artiste songe moins à utiliser sa perception qu'il perçoit un plus grand nombre de choses.

Eh bien, ce que la nature fait de loin en loin, par distraction, pour quelque privilégiés, la philosophie ne pourrait-elle pas la faire, dans un autre sens et d'une autre manière, pour tout le monde? Le rôle de la philosophie ne serait-il pas de nous amener à une perception plus complète de la réalité par un certain déplacement de notre attention? Il s'agirait de détourner notre attention du côté pratiquement intéressant de l'univers, pour la retourner vers ce qui, pratiquement, ne sert à rien. Et cette conversion de l'attention serait la philosophie même.

Au premier abord, il semble que cela ait déjà été fait. Plus d'un philosophe a dit, en effet, que philosopher consistait à se détourner de la vie pratique, et que spéculer était l'invers d'agir. Nous parlions tout à l'heure des philosophes grecs: nul n'a exprimé l'idée avec plus de force que Plotin. Toute action, disait-il / et il ajoutait même " toute fabrication" / est un affaiblissement de la contemplation / πανταχού δὲ ἀνευρέσθωμεν τὴν ποιήσιν καὶ τὴν πρᾶξιν ἢ ἀσθενεῖαν δυνάμιν ἢ παρὰ τὸ λόγον ἔσθω. Et fidèle à l'esprit de Platon, il pensait que la découverte du vrai exige une conversion (ἐπιστροφή) de l'esprit, qui se détache des apparences d'ici-bas et s'attache aux réalités de là-haut: fuyons donc notre chère patrie! — Mais, comme vous le voyez, il s'agissait de fuir. Plus précisément, pour Platon et pour tous ceux qui ont entendu la

metaphysique de cette manière, se détacher de la vie et convertir son ~~att~~ attention consiste à se transporter dans un monde différent de celui où nous vivons, à faire appel à des facultés autres que celles des sens et de la conscience. Ils n'ont pas cru que cette éducation de l'attention put consister simplement à lui retirer ses oeillères, à la déshabituier du rétrécissement que les exigences de la vie lui imposent. Ils n'ont pas jugé que l'attention dut continuer à regarder ce qu'elle se tourne vers autre chose. De là vient qu'ils font appel à des facultés de vision absolument différentes de celles que nous ^eexerçons, à tout instant, dans la connaissance que nous prenons du monde extérieur et de nos-mêmes.

Et c'est précisément parce que l'on peut contester l'existence de facultés de ce genre que Kant a cru la métaphysique impossible. Une des idées les plus importantes et les plus profondes de la Critique de la Raison pure est assurément celle-ci: que, si la métaphysique est possible, c'est par une vision, et non par un effort dialectique. La dialectique nous conduit à des philosophies opposées; elle démontre aussi bien la thèse ~~et~~ que l'antithèse des diverses antinomies. Seule, une ~~institution~~ intuition supérieure / que Kant appelle une intuition intellectuelle/, c'est-à-dire une perception de la réalité métaphysique, donnerait à la science métaphysique le moyen de se constituer. Le résultat le plus clair de la Critique kantienne est ainsi de montrer qu'on ne pourrait ~~pe~~netrer dans l'au-delà que par une vision, et qu'une doctrine ne vaut, dans ce domaine, que par ce qu'elle contient de perception: prenez cette perception, analysez-la, composez-la, tournez et retournez-la dans tous les sens, faites lui subir les plus subtiles opérations de la plus subtile chimie intellectuelle, vous ne retirerez jamais de votre creuset que ce que vous y aurez mis; tant vous y aurez introduit de vision, tant vous en retrouverez; et le raisonnement ne vous aura pas fait avancer d'un pas au-delà de ce que vous aviez perçu d'abord; Voilà ce que Kant a dégagé en pleine lumière; et c'est là, à mon sens, le plus grand service que Kant ait rendu à la philosophie speculative. Il a définitivement établi que, si la métaphysique est possible, ce ne peut-être que par un effort d'intuition. - Seulement, ayant prouvé que l'intuition serait seule capable de nous donner une métaphysique, il ajouta: cette intuition est impossible.

Pourquoi la jugea-t-il impossible? Précisément parce qu'il se représenta une vision de ce genre - je veux dire une vision de la réalité vraie, absolue, en soi- comme se la ~~sont~~ l'était représentée Plotin, comme se la sont représentée en général ceux qui ont ~~entendu~~ fait appel à

l'intuition métaphysique: tous ont entendu par là une certaine faculté de connaître qui se distinguait radicalement des sens et de la conscience, qui serait même orientée dans la direction inverse. Tous ont cru que se détacher de la vie pratique était tourner le dos à la vie pratique.

Et pourquoi l'ont-ils cru? Pourquoi Kant l'a-t-il cru, à leur suite? Pourquoi tous ont-ils jugé ainsi, -- ceux-là pour procéder à la construction d'une métaphysique, celui-ci pour conclure que toute métaphysique est impossible?

Ils ont cru, parce qu'ils se sont imaginé que nos sens et notre conscience, tels qu'ils fonctionnent dans la vie de tous les jours, nous faisaient saisir directement le mouvement. Ils ont cru que par nos sens et notre conscience, travaillant comme ils travaillent d'ordinaire, nous apercevions réellement le changement dans les choses et le changement en nous. Alors, comme il est incontestable qu'en suivant les données habituelles de nos sens et de notre conscience nous aboutissons, dans l'ordre de la spéculation, à des contradictions insolubles, ils ont conclu de là que la contradiction était inhérente au changement lui-même et que, pour se soustraire à cette contradiction, il fallait sortir de la sphère du changement et s'élever au-dessus du Temps. Tel est le fond de la pensée des métaphysiciens, comme aussi de ceux qui, avec Kant, nient la possibilité de la métaphysique.

La métaphysique est née, en effet, des arguments de Zénon d'Élée, relatifs au changement et au mouvement. C'est Zénon qui, en attirant l'attention sur les absurdités qui naissent de ce qu'il appelait mouvement et changement, amena les philosophes -- Platon tout le premier -- à chercher la réalité cohérente et vraie dans ce qui ne change pas. Et c'est parce que Kant crut que nos sens et notre conscience s'exercent d'ordinairement dans un Temps véritable, je veux dire dans un Temps qui change sans cesse, dans une durée qui dure, c'est parce que, d'autre part, il se rendait compte de la relative ^{ité} des données usuelles de nos sens et de notre conscience, qu'il jugea la métaphysique impossible autrement que par une vision différente de celle des sens et de la conscience, -- vision dont il n'apercevait d'ailleurs aucune trace chez l'homme.

Mais si nous pouvions établir que ce qui a été considéré comme du mouvement et du changement par Zénon d'abord, puis par les métaphysiciens en général, n'est ni du changement ni du mouvement, qu'ils ont

retenu du changement ce qui ne change pas et du mouvement ce qui ne se meut pas, qu'ils ont pris pour une perception immédiate et complète du mouvement et du changement une cristallisation de cette perception, solidifiée en vue de la pratique; - et si nous pouvions montrer, d'autre part, que ce qui a été pris par Kant pour le temps lui-même est un temps qui ne coule ni ne change ni ne dure; alors, pour se soustraire à des contradictions comme celles que Zenon a signalées et pour dégager notre connaissance de la relativité dont Kant la croyait frappée, il n'y aurait pas à sortir du temps / nous n'en sommes que trop sortis!/, il n'y aurait pas à se dégager du changement / nous ne nous en sommes que trop dégagés!/, il faudrait, au contraire, faire effort pour ressaisir le changement et la durée dans leur mobilité originelle. Alors, non seulement nous verrions tomber une à une bien des difficultés et s'évanouir plus ^{d'un} problème, mais encore, par l'extension et la revivification de notre faculté de percevoir, nous rétablirions la continuité dans l'ensemble de nos connaissances - une continuité qui ne serait plus hypothétique et construite, mais expérimentée et vécue. Un travail de ce genre est-il possible? C'est ce que nous chercherons ensemble, si vous le voulez bien, dans notre prochaine conférence.

Deuxième Conférence.

Mesdames, Messieurs,

Vous m'avez prêté hier une attention si soutenue que vous ne devrez pas vous étonner si je suis tenté d'en abuser aujourd'hui. Je vais vous demander de faire un effort un peu violent pour écarter quelques-uns des schémas artificiels que nous interposons, à notre insu, entre la réalité et nous. Il s'agit de rompre avec certaines habitudes de penser et percevoir qui nous sont devenues naturelles. Il faut revenir à la perception directe, immédiate, du changement et de la mobilité. Voici, à ce qu'il me semble, le premier résultat de cet effort. Nous devons nous représenter tout changement, tout mouvement, comme absolument indivisibles.

Commençons par le mouvement. J'ai la main au point A. Je la transporte au point B, parcourant l'intervalle AB. Je dis que ce mouvement de A en B est chose simple.

Mais de ceci chacun de nous a la sensation directe et immédiate. Sans doute, pendant que nous portons notre main de A en B, nous nous disons que nous pourrions l'arrêter en un point intermédiaire, mais alors ce ne serait plus le même mouvement. Il n'y aurait plus un mouve-

ment unique de A en B; il y aurait par hypothèse, deux mouvements, avec un intervalle d'arrêt. Ni d'ailleurs, par le sens musculaire, ni du dehors par la vue, nous n'aurions encore la même perception. Si nous laissons notre mouvement de A en B tel qu'il est, nous le sentons indivisible et nous devons le déclarer indivisible.

Il est vrai que, lorsque je regarde ma main allant de A en B et décrivant l'intervalle AB, je me dis: l'intervalle AB peut se diviser en autant de parties que je veux, donc le mouvement de A en B peut se diviser en autant de parties qu'il me plaît, puisque ce mouvement s'applique sur cet intervalle. Ou bien encore: à chaque instant de son trajet, le mobile passe en un certain point, donc on peut distinguer dans le mouvement autant d'étapes qu'on voudra, donc le mouvement est infiniment divisible. Mais réfléchissons-y un instant. Comment le mouvement pourrait-il s'appliquer sur l'espace qu'il parcourt? comment du mouvement coïnciderait-il avec de l'immobile? comment l'objet qui se meut serait-il en un point de son trajet? Il y passe, ou, en d'autres termes, il n'y pourrait y être. Il y serait s'il s'y arrêtait; mais, s'il s'y arrêtait, ce n'est plus au même mouvement que nous aurions affaire. C'est toujours d'un seul bond qu'un trajet est parcouru quand, sur ce trajet, il y a pas d'arrêt. Le bond peut durer quelques secondes, comme il peut durer des semaines, des mois ou des années; du moment que le bond est unique, il est indéchirable. Seulement, une fois le trajet effectué, comme la trajectoire est de l'espace est indéfiniment divisible, nous nous figurons que le mouvement lui-même est divisible indéfiniment. Nous aimons à nous le figurer, parce que, dans un mouvement, ce n'est pas le changement de position qui nous intéresse, ce sont les positions elles-mêmes, celle que le mobile a quittée, celle qu'il prendra, celle qu'il prendrait s'il s'arrêtait en route. Nous avons besoin d'immobilité, et plus nous réussirons à nous représenter le mouvement comme coïncidant avec l'espace qu'il parcourt, mieux nous croirons le comprendre. À vrai dire, il n'y a jamais d'immobilité véritable, si nous entendons par là une absence de mouvement. Le mouvement est la réalité même, et ce que

nous appelons immobilité est un certain état des choses identique ou analogue à ce qui se produit quand deux trains marchent avec la même vitesse, dans le même sens, sur deux voies parallèles: chacun des deux trains apparaît alors comme immobile aux voyageurs assis dans l'autre. Mais, une situation de ce genre, qui est en somme exceptionnelle, nous semble être la situation régulière et normale, parce que c'est celle

qui nous permet d'agir sur les choses et qui permet aussi aux choses d'agir sur nous: les voyageurs des deux trains ne peuvent se tendre la main par la portière et causer ensemble que s'ils sont immobiles, c'est-à-dire s'ils marchent dans le même sens avec la même vitesse. L'immobilité étant ce dont notre action a besoin, nous l'érigons en réalité, nous en faisons un absolu, et nous voyons dans le mouvement quelque chose qui s'y surajoute. Rien de plus légitime dans la vie usuelle. Mais lorsque nous transposons cette habitude d'esprit dans le domaine de la spéculation, nous méconnaissions la réalité vraie, nous créons, de gaieté de cœur, des problèmes insolubles, nous fermons les yeux à ce qu'il y a de plus vivant dans le monde réel.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler les arguments de Zénon d'Elée. Tous impliquent la confusion du mouvement avec l'espace parcouru ou tout au moins l'idée qu'on peut traiter le mouvement comme on traite l'espace, le diviser sans tenir compte de ses articulations naturelles. Achille, nous dit-on, n'atteindra jamais la tortue qu'il poursuit parce que lorsqu'il, arrivera au point où était la tortue, celle-ci aura eu le temps de marcher, et ainsi de suite indéfiniment. Les philosophes ont réfuté cet argument de bien des manières, et même de tant de manières différentes qu'on peut se demander si aucune de leurs réfutations est définitive. Il y aurait eu pourtant un moyen très simple de trancher la difficulté: c'eût été d'interroger Achille. Car, puisque Achille finit par rejoindre la tortue et même par la dépasser, il doit savoir, mieux que personne, comment il s'y prend. Le philosophe ancien qui démontrait la possibilité du mouvement en marchant était dans le vrai; son seul tort fut de faire le geste sans y joindre un commentaire. Demandons alors à Achille de commenter sa course; voici, sans aucun doute, ce qu'il nous répondra. Zénon veut que je me rende du point où je suis au point que la tortue a quitté, de celui-ci au point qu'elle a quitté encore, etc.: c'est ainsi qu'il procède pour me faire courir. Mais moi, pour courir, je m'y prends autrement. Je fais un premier pas, puis un second, et ainsi de suite: finalement, après un certain nombre de pas, j'en fais un dernier par lequel j'enjambe la tortue. J'accomplis ainsi une série d'actes indivisibles. Ma course est la série de ces actes. Autant elle comprend de pas, autant vous pouvez y distinguer de parties. Mais vous n'avez pas le droit de la désarticuler selon une autre loi, ni de la supposer articulée d'une autre manière. Procéder comme le fait Zénon, c'est admettre

que la course peut être décomposée arbitrairement, comme l'espace parcouru; c'est croire que le trajet s'applique réellement contre la trajectoire; c'est faire coïncider et par conséquent confondre ensemble le mouvement et l'immobilité.

Mais en cela consiste précisément notre méthode habituelle. Nous raisonnons sur le mouvement comme s'il était fait d'immobilité et, quand nous le regardons, c'est avec des immobilités que nous le reconstituons. Le mouvement est pour nous une position, puis une nouvelle position, et ainsi de suite indéfiniment. Nous nous disons bien, il est vrai, qu'il doit y avoir autre chose, et que, d'une position à une position, il y a le passage par lequel se franchit l'intervalle. Mais, dès que nous fixons notre attention sur ce passage, vite nous en faisons une série de positions, dites à reconnaître encore qu'entre deux positions successives il faut bien supposer un passage. Ce passage, nous reculons indéfiniment le moment de l'envisager. Nous admettons qu'il existe, nous lui donnons un nom, cela nous suffit: une fois en règle de ce côté, nous nous tournons vers les positions et nous préférons n'avoir affaire qu'à elles. Nous avons instinctivement peur des difficultés que susciterait à notre pensée la vision du mouvement dans ce qu'il a de mouvant; et nous avons raison, du moment que nous avons commencé par demander à des immobilités nos points d'appui. Si le mouvement n'est pas tout, il n'est rien; et si nous avons d'abord posé que l'immobilité peut être une réalité, le mouvement glissera entre nos doigts quand nous croirons le tenir.

J'ai parlé du mouvement; mais j'en dirais autant de n'importe quel changement. Tout changement réel est un changement indivisible. Nous aimons à le considérer comme une série d'états qui se succèdent et dont il serait la composition. C'est naturel encore. Si le changement est continué en nous et continué aussi dans les choses, en revanche, pour que le changement ininterrompu que chacun de nous appelle moi puisse agir sur le changement ininterrompu que nous appelons une chose, il faut que ces deux changements se trouvent, l'un par rapport à l'autre, dans une situation analogue à celle des deux trains dont nous parlions tout à l'heure. Nous disons par exemple qu'un objet change de couleur, et que le changement consiste ici dans une série de teintes qui seraient les éléments constitutifs du changement et qui, elles, ne changeraient pas. Mais, d'abord, ce qui existe objectivement de chaque teinte, c'est une oscillation infiniment rapide, c'est du changement, Et,

d'autre part, la perception que nous en avons, si nous la regardons de près, nous apparaît comme n'étant qu'un aspect isolé, abstrait, de l'état général de notre personne, lequel change globalement sans cesse et fait participer à son changement la perception qui semblait d'abord invariable: en fait, il n'y a pas de perception qui ne se modifie à chaque instant. Le sorte que la couleur, en dehors de nous, est la mobilité même, et que notre propre personne est mobilité encore. Mais tout le mécanisme de notre perception des choses, comme celui de notre action sur les choses, a été réglé de manière à amener ici, entre la mobilité intérieure, une situation comme celle de nos deux trains, — plus compliquée, sans doute, mais du même genre: quand les deux changements, celui de l'objet et celui du sujet, ont lieu dans ces conditions particulières, ils suscitent cette apparence particulière que nous appelons un état. Et une fois en possession d'états, nous recomposons avec eux le changement. Rien de plus naturel, encore une fois: le morcelage du changement en états nous met à même d'agir sur les choses, et il est pratiquement utile que nous nous intéressions aux états plutôt qu'au changement lui-même. Mais ce qui favorise ici l'action serait mortel à la spéculation. Représentez vous un changement comme réellement composé d'états, et vous faites surgir du même coup toutes les difficultés, toutes les antinomies que le problème du mouvement a soulevées. Vous fermez les yeux, comme le je disais, à la réalité vraie.

Je n'insisterai pas davantage sur ce point. Que chacun de nous fasse l'expérience, qu'il cherche à se donner une vision directe et concrète d'un changement et d'un mouvement, n'importe lesquels: il aura un sentiment d'absolue indivisibilité. J'arrive alors au second point, qui est d'ailleurs très voisin du premier, et où nous ferons que retrouver, sous un nouvel aspect, la même vérité. Il y a des changements, mais il n'y a pas de choses qui changent: le changement n'a pas besoin d'un support. Il y a des mouvements, mais il n'y a pas nécessairement des objets invariables qui se meuvent: le mouvement n'implique pas un mobile.

On a de la peine à se représenter ainsi les choses, parce que le sens par excellence est celui de la vue, et que l'œil a pris l'habitude de découper, dans l'ensemble du champ visuel, des figures relativement invariables qui sont censées alors se déplacer sans se déformer: le mouvement se surajouterait au mobile comme un accident. Il est en

effet utile que nous ayons affaire, dans la vie de tous les jours, à des objets stables et, en quelque sorte, responsables, auxquels nous puissions nous adresser comme à des personnes. Le sens de la vue s'arrange pour prendre les choses de ce biais: éclairer du toucher il prépare notre acte sur le monde extérieur. Mais déjà nous aurons moins de peine à apercevoir le mouvement et le changement comme des réalités indépendantes si nous nous adressons au sens de l'ouïe. Écoutons une mélodie en nous laissant bercer par elle: n'avons-nous pas la perception nette d'un mouvement qui n'est attaché à aucun mobile, d'un changement sans rien qui change? le changement se suffit, il est la chose même. Et il a beau prendre du temps, il est indivisible: si la mélodie s'arrêtait plus tôt, ce ne serait plus la même masse sonore; c'en serait une autre, également indivisible. Sans doute nous avons une tendance à la diviser et à nous la représenter, au lieu de la continuité ininterrompue de la mélodie, une juxtaposition de notes distinctes. Mais pourquoi? simplement parce que notre perception auditive a pris l'habitude de s'impregner d'images visuelles. Nous écoutons la mélodie à travers la vision qu'en peut avoir le chef d'orchestre qui regarde sa partition. Nous nous représentons, sur une feuille de papier imaginaire, des notes juxtaposées à des notes. Nous pensons à un clavier sur lequel on joue, à l'archet qui va et qui vient, au musicien dont chacun donne sa partie à côté des autres. Faisons abstraction de ces images spatiales: il reste le changement pur, se suffisant à lui-même, nullement attaché à une chose qui change.

Revenons alors à la vue. En fixant davantage notre attention, nous nous apercevrons qu'ici même le mouvement n'exige pas un véhicule, ni le changement une substance. Déjà la science physique nous suggère cette vision des choses matérielles. Plus elle progresse, plus elle résout la matière en actions qui cheminent à travers l'espace, en mouvements qui courent ça et là comme des frissons, de sorte que la mobilité devient la réalité même. Sans doute la science commence par assigner à cette mobilité un support. Mais, à mesure qu'elle avance, le support recule; les masses se pulverisent en molécules, les molécules en atomes, les atomes en électrons ou corpuscules: finalement, le support assigné au mouvement dans l'infiniment petit semble bien n'être qu'un schéma commode, — simple concession du savant aux habitudes de notre imagination visuelle. Mais point n'est même besoin d'aller aussi loin. Qu'est ce que le mobile auquel notre oeil attache le mouvement, comme à un vehi-

cule? Simplement une tache coloree, dont nous savons bien qu'elle se réduit, en elle-même, à une série d'oscillations extrêmement rapides. Ce prétendu mouvement d'une chose n'est en réalité qu'un mouvement de mouvements.

Mais nulle part la substantialité du changement n'est aussi visible, aussi palpable, que dans le domaine de la vie intérieure. Les difficultés et contradictions de tout genre auxquelles ont abouti les théories de la personnalité viennent de ce qu'on s'est représenté, d'une part, une série d'états psychologiques distincts, chacun invariable, qui produiraient les variations du moi par leur succession même, et d'autre part un moi, non moins invariable, qui leur servirait de support. Comment cette unité et cette multiplicité pourraient-elles se rejoindre? comment ne durant ni l'une ni l'autre la première parce que le changement est quelque chose qui s'y surajoute, la seconde parce qu'elle est faite d'éléments qui ne changent pas—pourraient-elles constituer un moi que durer? Mais la vérité est qu'il n'y a ni un substratum rigide immuable ni des états distincts qui y passent comme des acteurs sur une scène. Il y a simplement la mélodie continue de notre vie intérieure—mélodie qui se poursuit, indivisible, du commencement à la fin de notre existence consciente. Notre personnalité est cela même.

C'est justement cette continuité indivisible de changement qui constitue la durée vraie. Je ne puis entrer ici dans l'examen approfondi d'une question que j'ai traitée ailleurs. Je me bornerai donc à dire, pour répondre à ceux qui voient dans cette durée réelle je ne sais quoi d'ineffable et de mystérieux, qu'elle est la chose la plus claire du monde : la durée réelle est ce que l'on a toujours appelé le temps, mais le temps perçu comme indivisible. Que le temps implique la succession, je n'en disconviens pas. Mais que la succession se présente d'abord à notre conscience comme la distinction d'un avant et d'un après juxtaposés, c'est ce que je ne saurais accorder. Quand nous écoutons une mélodie, nous avons la plus pure impression de succession que nous puissions avoir—une impression aussi éloignée que possible de celle de la simultanéité—et pourtant c'est la continuité même de la mélodie et l'impossibilité de la décomposer qui font sur nous cette impression. Si nous la découpons en notes distinctes, en autant d'avant et d'après qu'il nous plaît, c'est que nous y mêlons des images spatiales et que nous impreg-

nous la succession de simultanéité: dans l'espace, et dans l'espace seulement, il y a distinction nette de parties extérieures les unes aux autres. Je reconnais d'ailleurs que c'est dans le temps spatialisé que nous nous plaçons d'ordinaire. Nous n'avons aucun intérêt à écouter le ronron continu et le bourdonnement ininterrompu de la vie profonde. Et pourtant la *du* -
 rée réelle est là. C'est grâce à elle que prennent place dans un seul et même temps les changements plus ou moins longs auxquels nous assistons en nous et dans le monde extérieur.

Ainsi qu'il s'agisse du dedans ou dehors, du moi ou des objets extérieurs, la réalité est la mobilité même. C'est ce que nous exprimons en disant qu'il y a du changement, mais qu'il n'y a pas de choses qui *cha*
 ngent.

Devant le spectacle de cette mobilité universelle, quelques-uns d'entre nous seront peut-être pris de vertige. Ils sont habitués à la terre ferme; ils ne peuvent se faire au roulis et au tantage. Il leur faut des points fixes auxquels attacher la pensée et l'existence. Ils *esti*
 ment que si tout passe, rien n'existe; et que si la réalité est mobilité, elle n'est déjà plus au moment où on la pense, elle échappe à la pensée. Mais qu'ils se rassurent. Le changement, s'ils se décident à le regarder directement, sans voile interposé, leur apparaîtra comme ce qu'il peut y avoir au monde de plus substantiel et de plus durable. J'arrive ici, en effet, au troisième point sur lequel je voulais attirer votre attention.

C'est que, si le changement est réel et même constitutif de toute réalité, nous devons envisager le passé autrement que nous n'avons
 été habitués à le faire par la philosophie et même par le langage. Nous inclinons à nous représenter le passé comme de l'existant, et les philosophes encouragent chez nous cette tendance naturelle. Pour eux et pour nous, le présent seul existe par lui-même: si ~~le~~ quelque chose survit du passé, ce ne peut être que par un secours que le présent lui prête, ~~ni~~
 par une charité que le présent lui fait, enfin, pour sortir des métaphores, par l'intervention d'une certaine fonction particulière qui s'appelle la mémoire et dont le rôle serait de conserver exceptionnellement telles ou telles parties du passé en les emmagasinant dans une espèce de boîte. - Il y a là une illusion, soyez-en sûrs, une illusion utile, nécessaire à la vie, issue de certaines exigences fondamentales de l'action, mais dangereuse au plus haut point pour la speculation. On y trouverait, enfermées

in a nutshell, comme vous dites, la plupart des illusions qui peuvent vicier la pensée philosophique.

Reflechissons en effet à ce présent qui serait seul existant. Qu'est-ce au juste que le présent? S'il s'agit de l'instant actuel- Je veux dire d'un instant mathématique qui serait au temps ce que le point mathématique est à la ligne; il est clair qu'un pareil instant est une pure abstraction, une vue de l'esprit; il ne saurait avoir d'existence réelle. Jamais avec de pareils instants vous ne feriez du temps, pas plus qu'avec des points mathématiques vous ne composeriez une ligne. Supposez même qu'il existe: comment y aurait-il un instant antérieur à celui-là? Les deux instants ne pourraient être séparés par un intervalle de temps, puis que, par hypothèse, vous réduisez le temps à une juxtaposition d'instants. Donc ils ne seraient séparés par rien, et par conséquent ils n'en feraient qu'un: deux points mathématiques, qui se touchent, se confondent. Mais laissons de côté ces subtilités. Le simple bon sens nous dit que, lorsque nous parlons du présent, c'est à un certain intervalle de durée que nous pensons. Quelle durée? Impossible de la fixer exactement; c'est quelque chose d'assez flotant. Mon présent, en ce moment, est la phrase que je suis occupé à prononcer. Mais il n'en est ainsi parce qu'il me plaît de limiter à cette phrase le champ de mon attention. Cette attention est chose qui peut s'allonger et se raccourcir, comme l'intervalle entre les deux points d'un compas. Pour le moment, les pointes s'écartent juste assez pour aller du commencement à la fin de ma phrase; mais, s'il me prenait envie de les éloigner davantage, mon présent embrasserait, outre ma dernière phrase, celle qui la précédait: il m'aurait suffi d'adopter une autre ponctuation. Allons plus loin: une attention qui serait indéfiniment extensible tiendrait sous son regard, avec la phrase précédente, toutes les phrases antérieures de la leçon, et une portion aussi grande qu'on voudra de ce que nous appelons notre passé. La distinction que nous faisons entre notre présent et notre passé est donc, sinon arbitraire, du moins relative à l'étendue du champ que peut embrasser notre attention à la vie. Le présent occupe juste autant de place que cet effort. Dès que cette attention particulière lâche quelque chose de ce qu'elle tient sous son regard, aussitôt ce qu'elle abandonne du présent devient ipso facto du passé. En un mot, notre présent tombe dans le passé quand nous cessons de lui attribuer un intérêt actuel. Il en est du présent des individus comme de celui des nations: un événement appartient au passé et entre dans l'histoire quand il n'intéresse plus directement la politique du jour et peut être négligé sans que nos affaires s'en ressentent. Tant que son action se

fait sentir, il fait corps avec la vie de la nation et lui demeure présent

Les lors, rien ne nous empêche de reporter aussi loin que possible en arrière la ligne de séparation entre notre présent et notre passé. Une attention à la vie qui serait suffisamment puissante, et suffisamment dégagée aussi de tout intérêt pratique, embrasserait ainsi dans un présent indivisé l'histoire passée tout entière de la personne consciente, — non pas sans doute comme une simultanéité, mais comme quelque chose qui est à la fois continuellement présent et continuellement muvant: telle, je le répète, la mélodie qu'on perçoit indivisible, et qui constitue d'un bout à l'autre un perpétuel présent, quoique cette perpétuité n'ait rien commun avec l'immuabilité ni cette indivisibilité avec l'instantanéité. Il s'agit d'un présent qui dure.

Ce n'est pas là une hypothèse. Il arrive, dans des cas exceptionnels, que l'attention renonce tout-à-coup à l'intérêt qu'elle prenait à la vie: aussitôt, comme par enchantement, le passé redevient présent. Chez des personnes qui voient surgir devant elles, à l'improviste, la menace d'une mort soudaine, chez alpiniste qui glisse au fond d'un précipice, chez des noyés et chez des pendus, il semble qu'une conversion brusque de l'attention puisse se produire, — quelque chose comme un changement d'orientation de la conscience qui, jusqu'à lors tournée vers l'avenir et absorbée par les nécessités de l'action, subitement s'en désintéresse. Cela suffit pour que mille détails oubliés soient remémorés, pour que l'histoire entière de la personne se déroule devant elle en panorama. Donc le passé était bien là, mais on ne faisait pas ce qu'il fallait pour l'apercevoir.

La mémoire n'a donc pas besoin d'explication. Ou plutôt, il n'y a pas de faculté spéciale dont le rôle soit de retenir du passé pour le verser dans le présent. Le passé se conserve de lui-même, automatiquement. Certes, si nous fermons les yeux à l'indivisibilité du changement, au fait que notre plus lointain passé adhère à notre présent et constitue, avec lui, un seul et même changement ininterrompu, il nous semble que le passé soit ordinairement de l'aboli et que la conversation du passé ait quelque chose d'extraordinaire: nous nous croyons alors obligés d'imaginer un appareil dont la fonction serait d'enregistrer les parties du passé susceptibles de réparaître à la conscience. Mais si nous tenons compte de la continuité de la vie intérieure et par conséquent de son indivisibilité, ce n'est plus la conservation du passé qu'il s'agira d'expliquer, c'est au contraire son apparente abolition. Nous n'aurons plus à rendre compte du souvenir, mais de l'oubli. L'explication s'en trouvera d'ailleurs dans la

structure du cerveau. La nature a inventé un mécanisme dont le rôle est de canaliser notre attention dans la direction de l'avenir, de la détourner du passé. Je veux dire de cette partie de notre histoire qui n'intéresse pas notre action présente, — de lui amener tout au plus, sous forme de souvenirs, telle ou telle simplification de l'expérience antérieure, destinée à compléter l'expérience du moment: en cela consiste ici la fonction du cerveau. Nous ne pouvons aborder la discussion de la théorie qui veut que le cerveau serve à la conservation du passé, qu'il emmagasine des souvenirs comme autant de clichés photographiques dont nous tirerions ensuite des épreuves, comme autant de phonogrammes destinés à redevenir des sons. Nous avons examiné la thèse ailleurs. Cette doctrine a été inspirée en grande partie par une certaine métaphysique dont la psychologie et la psycho-physiologie contemporaines sont imprégnées, et qu'on accepte naturellement: de là son apparente clarté. Mais, à mesure qu'on la considère de plus près, on y voit s'accumuler les difficultés et les impossibilités. Prenons le cas le plus favorable à la thèse, le cas d'un objet matériel faisant impression sur l'œil et laissant dans l'esprit un souvenir visuel. Que pourra bien être ce souvenir, s'il résulte véritablement de la fixation, dans le cerveau, de l'impression visuelle? Pour peu que l'objet ait remué, ou que l'œil ait remué, il y a eu, non pas une image mais cent images, mille images, autant et plus que sur le film d'un cinématographe. Pour peu que l'objet ait été considéré un certain temps, ou revu à des moments divers, ce seront des millions d'images différentes de cet objet. Et nous avons pris le cas le plus simple! — Supposons toutes ces images emmagasinées; à quoi serviront-elles? laquelle est celle que nous utiliserons? — Admettons même que nous ayons nos raisons pour en choisir une, pourquoi et comment la retenirons-nous dans le passé quand nous l'apercevrons? — Passons encore sur ces difficultés. Comment expliquerait-on les maladies qui correspondent à des besoins locaux du cerveau, c'est-à-dire dans les aphasies, la lésion psychologique consiste moins dans une abolition des souvenirs que dans une impuissance à les rappeler. Un effort, une émotion, peuvent ramener brusquement à la conscience du sujet des mots qu'on croyait définitivement perdus. Ces faits, avec beaucoup d'autres, concourent à prouver que le cerveau sert ici à choisir dans le passé, à le diminuer, à le simplifier, à l'utiliser, mais non pas à le conserver. Nous n'aurions aucune peine à envisager les choses de ce biais

si nous n'avions contracté l'habitude de croire que le passé ~~est~~ aboli. Alors, sa réapparition partielle nous fait l'effet d'un événement ^eextraordinaire, qui appelle une explication. Et c'est pourquoi nous imaginons ça et là, dans le cerveau, des boîtes à souvenirs qui conserveraient des parties du passé, le cerveau se conservant d'ailleurs lui-même. Comme si ce n'était pas reculer la difficulté et simplement ajourner le problème! Comme si, en posant que la matière cérébrale se conserve à travers le temps, ou plus généralement que toute matière dure, on ne lui attribuait pas précisément la mémoire qu'on prétend expliquer par elle! Quoi que nous fassions, et même si nous ~~ne pouvons~~ /supposons que le cerveau emmagasine des souvenirs, nous ne pouvons nous soustraire à la conclusion que le passé est capable de se conserver lui-même, automatiquement.

Ce n'est pas seulement notre passé à nous qui se conserve, c'est le passé de n'importe quel changement, pourvu toutefois que nous ayons bien affaire à un changement unique et, par là même, indivisible: la conservation du passé dans un présent n'est pas autre chose que l'indivisibilité du changement. Il est ^{en} ~~vari~~ ^{rai} que, pour les changements qui s'accomplissent en dehors de nous, il est souvent difficile et parfois impossible de dire si l'on a affaire à un changement unique ou, au contraire, à un composé de plusieurs mouvements entre lesquels s'intercalent des arrêts. Il faudrait que nous fussions intérieurs aux choses, comme nous le sommes à nous-mêmes, pour que nous pussions nous prononcer sûrement sur ce point. Mais la n'est pas l'important. Il suffit de ^{s'être} ~~se~~ convaincu une fois pour toutes que la réalité est changement, que le changement est indivisible, et que, dans un changement indivisible, le passé fait corps avec le présent.

Penetrions-nous de cette vérité, et nous voyons fondre et s'évaporer bon nombre d'enigmes philosophiques. Certains grands problèmes, comme celui de la substance, du changement, et de leur rapport, ne se posent même plus. Toutes les difficultés soulevées autour de ces points difficiles qui ont fait reculer peu à peu la substance jusque dans le domaine de l'inconnaissable venaient de ce que nous fermions les yeux à l'indivisibilité du changement. Si le changement, qui est évidemment constitutif de toute notre expérience, est la chose fuyante et insaisissable dont la plupart des philosophes ont parlé, si l'on n'y voit qu'une poussière d'états qui remplacent des états, force est bien de rétablir la continuité entre ces états par un lien artificiel; mais ce substrat immobile de la mobilité, ne pouvant posséder aucun des attributs que nous en

connaissions- puisque tous sont des changements- recule à mesure que nous essayons d'en approcher: il est aussi insaisissable que le fantôme de changement qu'il était appelé à fixer. Faisons effort, au contraire, pour apercevoir le changement tel qu'il est, dans son indivisibilité naturelle: nous voyons qu'il est la substance même des choses, et ni le mouvement ne nous apparaît plus avec cette instabilité qui le rendait refractaire à notre pensée, ni la substance avec cette immutabilité qui la rendait inaccessible à notre expérience. Instabilité et immutabilité ne sont alors que des vues abstraites, prises du dehors, sur la continuité du changement réel, abstractions que l'esprit hypostasie ensuite en états multiples, d'un côté, en chose ou substance, de l'autre. Les difficultés soulevées par les anciens autour de la question du mouvement et par les modernes autour de la question de la substance s'évanouissent, celles-ci parce que le mouvement et le changement sont substantiels.

En même temps que bien des obscurités théoriques se dissipent on entrevoit la solution possible de plus d'un problème réputé insoluble. Les discussions relatives au libre arbitre prendraient fin si nous sommes réellement, dans une durée concrète ou l'idée de détermination nécessaire perd toute espèce de signification, puisque le passé y fait corps avec le présent et crée sans cesse avec lui- ne serait-ce que par le seul fait de s'y ajouter- quelque chose d'absolument nouveau. Et la relation de l'homme à l'univers deviendrait susceptible d'un approfondissement graduel si nous tenons compte de la vraie nature des états, des qualités, enfin de tout ce qui se présente à nous avec l'apparence de la stabilité. En pareil cas, l'objet et le sujet doivent être vis-à-vis un de l'autre dans une situation analogue à celle des deux trains dont nous parlions au début: c'est un certain réglage de la mobilité sur la mobilité qui produit l'effet de l'immobilité. Penetrions-nous alors de cette idée, ne perdons jamais de vue la relation particulière de l'objet au sujet qui se traduit par une vision statique des choses: tout ce que l'expérience nous apprendra de l'un accroîtra la connaissance que nous avons de l'autre, et la lumière que celui-ci reçoit pourra, par réflexion, éclairer celui-là à son tour.

Mais, comme je l'annonçais au début, la speculation pure n'est pas seule à bénéficier de cette vision de l'universel devenir. Nous pouvons la faire pénétrer dans notre vie de tous les jours et, par elle, obtenir de la philosophie des satisfactions aussi pleines que celles de

l'art, mais plus fréquentes, plus continues, plus accessibles aussi au commun des hommes. L'art nous fait sans doute découvrir dans les choses plus de qualités et plus de nuances que nous n'en apercevons naturellement. Il dilate notre perception, mais en surface plutôt qu'en profondeur. Il enrichit notre présent, mais il ne nous fait guère dépasser le présent. Par la philosophie, nous pouvons nous habituer à ne jamais isoler le présent du passé qu'il traîne avec lui. Grâce à elle, toutes choses acquièrent de la profondeur, — plus que de la profondeur, quelque chose comme une quatrième dimension qui permet aux perceptions antérieures de rester solidaires des perceptions actuelles, et à l'avenir immédiat lui-même de se dissoudre en partie dans le présent. La réalité n'apparaît plus alors à l'état statique dans sa manière d'être; elle s'affirme dynamiquement, dans la continuité et la variabilité de sa tendance. Ce qu'il y avait d'immuable et de glace dans notre perception se rechauffe, se liquéfie, se met en mouvement. Tout s'anime autour de nous tout se revivifie en nous. Un grand élan emporte les idées et les choses. Par lui nous nous sentons soulevés, entraînés, portés. Nous vivons davantage, et ce surcroît de vie nous amène avec lui la conviction que les plus graves énigmes philosophiques pourront se résoudre ou même, peut-être qu'elles ne doivent pas se poser, étant nées d'une vision figée de l'univers et n'étant que la traduction, en termes de pensée, d'un certain affaiblissement artificiel de notre vitalité. Plus, en effet, nous nous habituons à penser et à percevoir toutes choses sub specie durationis, plus nous nous enfonçons dans la durée réelle. Et plus nous nous y enfonçons, plus nous nous sentons approcher du principe dont nous participons et dont l'éternité ne doit pas être une éternité d'immuabilité, mais une éternité de vie et de mouvement: comment, autrement, pourrions-nous vivre et nous mouvoir en elle? In: ea vivimus et movemur et sumus. — Je m'arrête ici, ayant poussé cette exposition au delà du point où je voulais aller. Il me reste, Mesdames et Messieurs, à vous remercier d'avoir donné à cette trop longue conférence un si persévérant et si bienveillant attention.



BIBLIOTEKAZKA FILOZOFICZNA

POLSKIE TOWARZYSTWO FILOZOFICZNE WE LWOWIE przystępuje do wydawania „Biblioteczki Filozoficznej“, aby zaradzić odczuwanemu z wielu stron brakowi łatwo dostępnych publikacji filozoficznych. Potrzeba takich publikacji istnieje niewątpliwie. Ktokolwiek bowiem pragnie zapoznać się z zagadnieniami filozoficznymi i różnymi sposobami ich rozwiązywania, natrafia na wielkie przeszkody, gdyż tylko nieliczne prace filozofów obcych są przełożone na język polski, a nasza rodzima na polu filozofii twórczość wypowiada się przeważnie w rozprawach, drukowanych w czasopismach lub innych wydawnictwach zbiorowych i z tego powodu dla szerszych kół czytelników trudno dostępną.

Wynikające z takiego stanu rzeczy niedogodności odczuwa dotkliwie młodzież wyższych roczników szkoły średniej i jej nauczyciele. Wszak brak odpowiedniej lektury filozoficznej wielce utrudnia **nauczanie propedeutyki filozofii**, dla którego czytanie utworów filozoficznych jest powszechnie uznanym środkiem pomocniczym.

Niemniej potrzebna jest lektura filozoficzna **studentom Uniwersytetu**, zwłaszcza tym, którzy poświęcają się filozofii w znaczeniu ściślejszym. Nie mogą się oni ograniczać do wyuczania się podręczników historii filozofii, do studjum wstępów do filozofii i do słuchania wykładów, lecz muszą się także bezpośrednio stykać z dziełami klasyków filozofii, zastanawiać się na podstawie prac monograficznych nad najważniejszymi zagadnieniami filozoficznymi i poznawać poglądy najwybitniejszych przedstawicieli myśli filozoficznej.

A oprócz tych, którzy mają do czynienia z filozofją dlatego, że się jej uczą w szkole średniej lub w Uniwersytecie, potrzebę uprawiania mniej lub więcej systematycznej lektury filozoficznej odczuwają także liczni **przedstawiciele wykształconego ogółu**, którzy szukają w tej lekturze wskazówek do najskuteczniejszego sposobu rozważania różnych kwestyj, nasuwających się z książek i z życia.

Wszystkim tym potrzebom pragnie czynić zadość „Biblioteczka Filozoficzna“. Będzie się ona składała z jedno- do dwu-arkuszowych tomików o cenie bardzo przystępnej. Każdy tomik będzie przedstawiał zamkniętą w sobie całość. Treść „Biblioteczki Filozoficznej“ będą tworzyły **przekłady** bądź ustępów, wybranych z dzieł klasyków filozofii, bądź całych utworów dawniejszych i współczesnych pisarzy filozoficznych; nadto w skład „Biblioteczki Filozoficznej“ będą wchodziły **umyślnie dla niej pisane** rozprawki polskich autorów filozoficznych oraz **przedruki** dawniej ogłaszanych lecz nie znajdujących się w obiegu księgarskim prac polskich.

Dostarczając tym sposobem łatwo dostępnej lektury filozoficznej wszystkim, którzy zajmują się zagadnieniami filozoficznymi, „Biblioteczka Filozoficzna“ będzie mogła się przyczynić do rozwoju zainteresowania filozoficznego tam, gdzie ono już istnieje, i do budzenia go tam, gdzie go jeszcze niema. Będzie więc mogła dopomagać do krzewienia kultury filozoficznej, będącej tak ważnym dopełnieniem wszelkiego wykształcenia specjalnego a zarazem niezbędnym pogłębieniem rzetelnego wykształcenia ogólnego.



Skład Komitetu redakcyjnego „Biblioteczki Filozoficznej“: Prof. Dr Kazimierz Ajdukiewicz, Dr Leopold Blaustein, Drka Izidora Dąmbaska, Drka Daniela Gromska, Dr Salomon Igel, Prof. Dr Roman Ingarden, Drka Marja Kokoszyńska, Prof. Dr Kazimierz Twardowski.

Pierwsze tomiki

BIBLIOTECKI FILOZOFICZNEJ

zawierają następujące utwory:

1. Platon: **Eutyfron**. Przekład Wł. Witwickiego.
2. Struve H.: **O najwyższej zasadzie postępowania etycznego**.
3. Twardowski K.: **O tak zwanych prawdach względnych**.
4. Witwicki Wł.: **Analiza psychologiczna ambicji**.
5. Łukasiewicz J.: **O nauce**.
6. Kotarbiński T.: **Czyn**.



Cena każdego tomiku wynosi 60 gr.



Skład główny
w Księgarniach S. A. Książnica-Atlas
we Lwowie i w Warszawie.



We wszystkich sprawach, dotyczących się redakcji „Biblioteczki Filozoficznej“, należy się zwracać pod adresem: **Prof. Dr K. Twardowski**, Przewodniczący Polskiego Towarzystwa Filozoficznego, Lwów, Uniwersytet.

1
Z Florilegium patristicum.

Liber

S. Anselmi Proslogion. Accedunt Gaunilonis
monachi objectio necnon Anselmi responsio. Recensuit
Franc. Sales Schmitt. 1913. str. IV. 40. RM. 1.80

Peter Hanstein Verlagsbuchhandlung Bonn.

Mannier R. Essais sur les groupements sociaux. Paris, Alcan, 1929, 14r. 120.

0 XIII

u
Thomae Aquinatis Quaestiones disputatae de veritate.
Quaestio XI. Ed. et adnotavit A. Dyroff. 1918.
str. IV. 53. RM. 1.50.

Peter Hanstein, Verlagsbuchhandlung , Bonn.

Engel F. Braucht der Physiker
Erkenntnistheorie? Eine Gegenüber-
stellung von transzendentaler Philoso-
phie und Naturwissenschaft. Halle,
Niemeyer, 1929, Hr 98. M. 4.

3
Ministerstwo W.R. i O.P.

Wydział programowy.

Komisja Książek i pomocy szkolnych
na ręce P. Radcy H. Grotoskiej.

Warszawa, ~~Al~~ejja Szucha, 25.

3
Ministerstwo W.R. i O.P.

Wydział programowy.

Komisja Książek i pomocy szkolnych
na ręce P. Radcy H. Grotoskiej.

Warszawa, ~~Al~~ejja Szucha, 25.

4
Komitet Redakcyjny

Biblioteczki Filozoficznej:

Prof.Dr.K.Ajdukiewicz, Dr. L. Blaustein, Drka I. Dąbska,
Drka D. Gromska, Dr. S. Igel, Prof.Dr. R. Ingarden, Drka
M. Kokoszyńska, Prof.Dr.K.Twardowski.

5

Wydział Polskiego Towarzystwa Filozoficznego uchwalił przystąpić do wydawania "Biblioteczki Filozoficznej", przeznaczonej przede wszystkim dla młodzieży najwyższych klas szkoły średniej a dostarczającej jej odpowiedniego materiału do lëktury zarówno indywidualnej jak też wspólnej na "Kółkach filozoficznych" i t. p. "Biblioteczka Filozoficzna" będzie też mogła oddać pewne usługi nauczycielowi propedeutyki filozofii jako środek pomocniczy w nauczaniu tego przedmiotu; będzie też mogła być pożyteczną młodzieży, studyjującej w Uniwersytetach.

"Biblioteczka Filozoficzna" ma się składać z tomików o objętości około jednego arkusza druku, z których każdy będzie tworzył zamkniętą w sobie całość. Na treść poszczególnych tomików mają się składać zarówno rozprawki, specjalnie dla "Biblioteczki Filozoficznej" napisane, jak też przedruki rozprawek dawniej ogłoszonych i odpowiednio dobrane przekłady.

Otóż w sprawie tej "Biblioteczki Filozoficznej" zwracam się do.... Mianowicie Komitet redakcyjny "Biblioteczki Filozoficznej", któremu mam zaszczyt przewodniczyć, uznał /: uchwalił:/ zarzecz wysoce pożądaną wydać w jej ramach

Ogłoszenie o przekładach Platona

Ogłoszenie o wydawnictwach Towarzystwa.

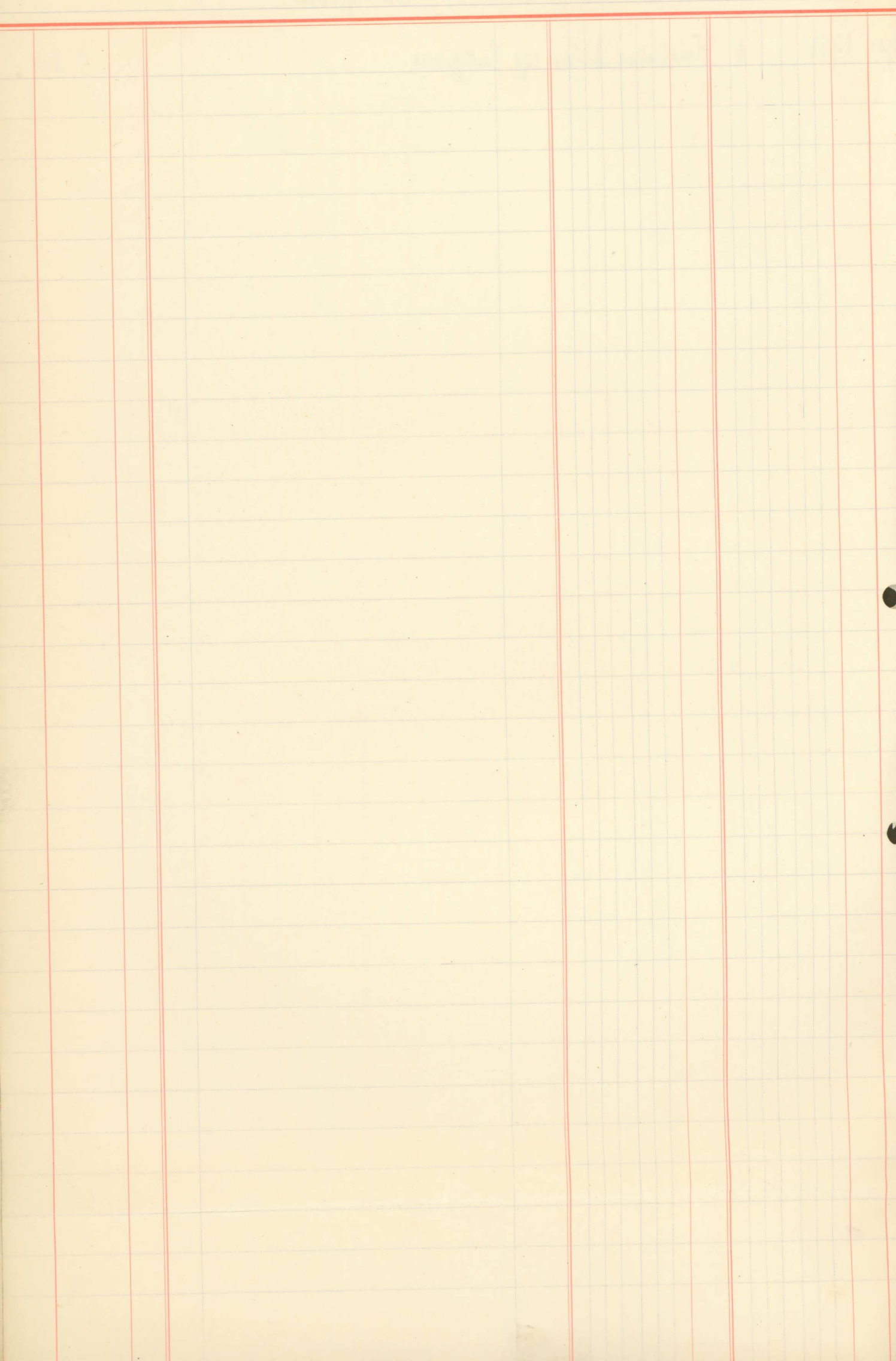
Библиотека № 1.

Платон Еutypon.

23/XII 1933

1 "Книжница Алес еgr. Еutypona

480



Lwów, dnia

23/IV

193

L.

1214. J. W. P. Dr. K. Trzaskowski. Tor

Sortyment

Komis

1. Platan Eutyfon. Tor.

23

4.80

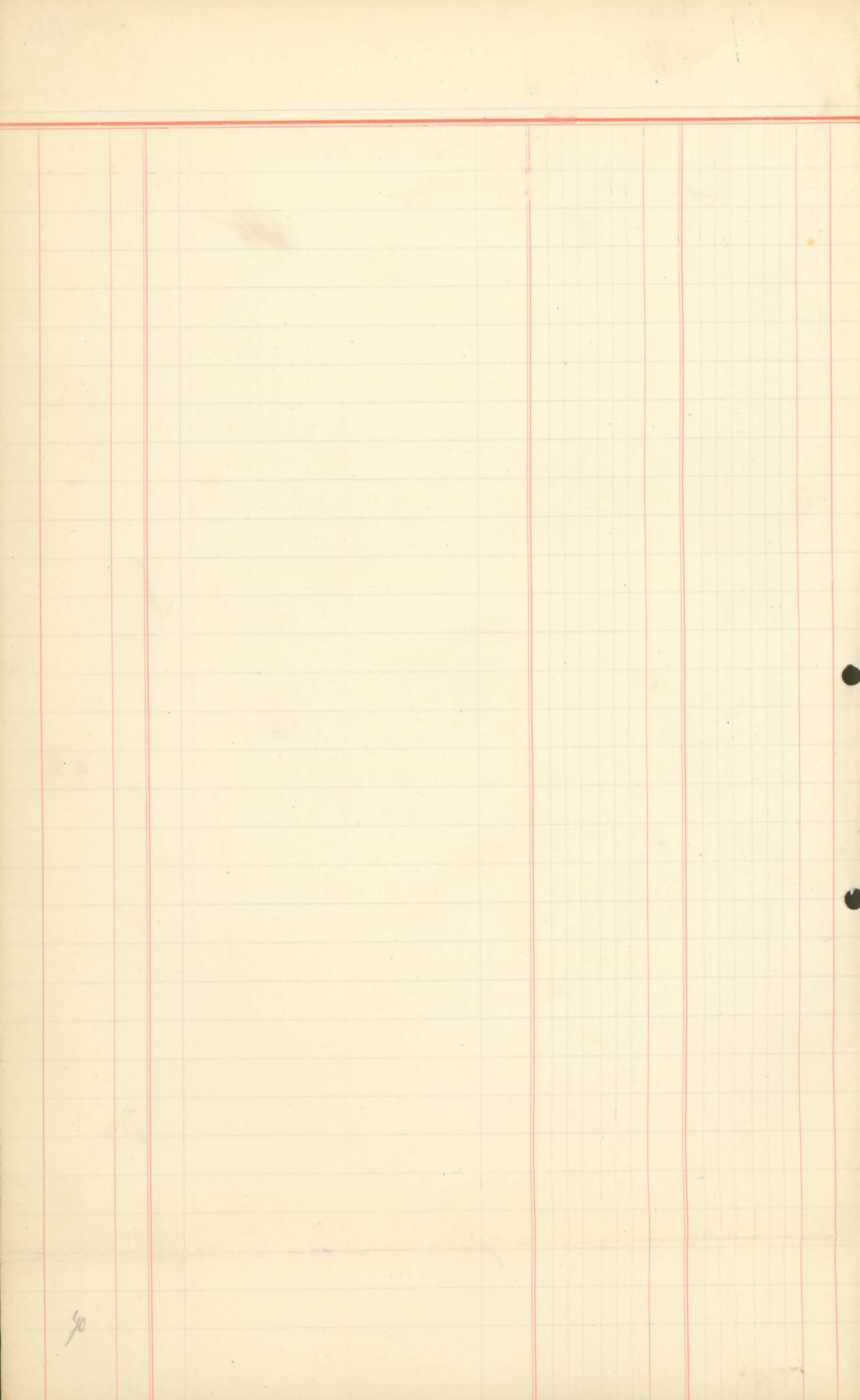
Laplace

KSIEGARNIA
ZJEDNOCZONA KSIĄŻNICZANO-DRUKARNICZANO
KSIĄŻNICA-ATLAS S. A.
LWÓW, CZARNIECKIEGO 12

Płatny i zaskarżalny we Lwowie.

Reklamacje uwzględnia się do dni 8-miu.

Opłatę stemplową od niniejszego w kwocie
zł. gr. uiściła bezpośrednio
Sp. Akc. Książnica-Atlas we Lwowie poz.
rej. z roku 193....



Rh. 20 PAIV

Polecony

K. 6.



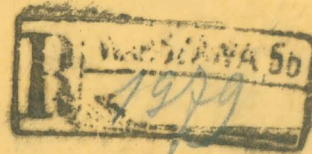
Wielmożny Pan

Prof. dr. Kazimierz Twardowski

Lwów

5

ul. S-tej Zofji 46 m. 6.



1
kże wyobraźnie odtwórcze obu przedmi
wystąpieniu odnośnych wyobrażeń spos
oba przedmioty jako także mięśniowo,
znane złudzenie.

Tu więc wyobrażenie ^{(spozstrzegawcze albo} odtwórcze obj
nik wywierający wpływ na ukształto
miotu, dzięki temu, że się 7 mówiąc
~~scia kojarzy większy ciężar.~~ — myślą o
szym ciężarze.

Zdaje się, że podobny związek zach
słem mięśniowym, albowiem przedmioty
cięższe aniżeli przedmioty ciple.

Otóż pragnę przedstawić ^{dzisiaj} ~~dziś~~ Pa
brzeniami wrokoweni a słuchoweni, st
adkowy już dość dawno, py okazji rol
ście chciałem zastopić odpowiedniejsz
stanowczo za długi. Zadowolenie jesz
się że pogoda ducha wraz z miejscem

35-11 moralne ... prawne

12 moralnych
17 motywow
37-7 "obowiązków"
38-1 prawa
38-5 na grodzie
-7 ukarać
-7 castus
9 inny.
11
13
15
18 legalizm wielojednostkowy
15 legalizm
18 legalizm

17-18 zanie
moneys
drate

40-6 odpowiedzialność
- 9-10 pożytki
13 wolność

41-5/6 in determinizmem

42-6 determinizmem
24 fatalizm

44-1 kwietyzm

38 w 13 def. nakarn ?
wztyplisa. i w 15 nakarn^s

38 w 15 ony moze ta mo-
wie o wraacy ?

~~38~~ 39 - 3 dleup sile
chozai ? A sady ? A co
z karani krosieluemi ?

39 w 5¹⁹ / An, legalnie
mawny w i innego luy
na ch 38

41. - 2 zam. zmnyaje
go. - do Tcy pporo
nuj. " nie ozyta
jedn ak kcy wybom
Kominizym, niez
nieko nu gni "

II

25-1, Sprawcom czyni wykop
 na wyrożeniu udo-
 bram -

25-9/11. Opuszc (czynnym
 misale i niepotrzebne)

Wtedy do 22-5 ~~kontynuacja~~
 wykop zamier, którego
 wykonanie nie zostało
 wykończono w g-
 dzie. na str 25-13
 kontynuacja planu =
 cel + plan. Cytak?

25-4 odd. do Bergsona
 wyjaśnienie

29/30 który genitowy

35 w 7 odd do 36 w 6 odd
 niejasne

37 w 1-3 niejasne

37 w 15 do 3 odd niegro-
 miniate

38 w 12 dodać "oryginal"

2-12 ~~podobny~~ Teri Kogós
~~obryga~~

6-10/11 ~~WV~~ co tu znaczy
"Wymaga to / albo
to iowo" 2/

8 dod. na marginesie "Kogós
niezłoty" i radzie wyżej
po "choć"

10-14 ~~WV~~ do 4 ~~WV~~ opuszczenie,
a za to zrobić przejście
do "WV Kogós nam-
wony spowolnienie"

11-14 co tu znaczy "WV"
to dopiero na następnej
stronie wyjdzie się.
Brak tu wyrażenia
"WV" i "WV"
na następnej stronie
WV: - Tędy to
za "stadnik" i
WV i w porównaniu
z "stadnikami"
WV w porównaniu

14. - 14 - "Tute dodai u dlo..."

W jakim storniku wypisze
Az informacja do informac-
cji o wyprawie?

17 do Kony § 2- go (reżym)
opisuje.

19 w ost odd. Zmianach "Drugie"
na brzo. "piwowozy" (?) To-
dai też punktem nie drugi
z obu wypraw.

21 - 12 m. "Praca" - - -
wreki - to nieprawo
nieistotne.

21 - 3 odd. "Wyprawno"
nieprawo nieistotne.

22 - 12 ^{punktem} ~~na~~ "Wypisy" dai
do ostatecznego nie-
zdecydowanego (zgodnie
z wyprawami w w 8.)

23 - w ostatecznym - Dai ostatecz-
nie do Bacona

24 - 10 "Wypisy" dodai
"W ostatecznym"

Wzrostu 3.

37 - (11-22) Książ 2 przytoczył
przykładu [z wyjątkiem pier-
wzego] zyskały nie przyto-
ceni przykładu.

38- 13/15. Czy definię a
inakażu Trafna? ~~Ap. One~~
~~czy jest to makaz, czy~~
~~można wyrazić!~~ Czy
nie 2 a czas na 2.

38-15 Czy można tu
mówić o sprawach?

40-8. Przytaczają się
~~przykłady~~
przykład odpowiedz d-
nowy, przytaczają Kłopoty 2 a
razem uprzedzić, że
odpowiedzialność jest
zawzię odpowiedzial-
nością przed Komisją

40-19/20 Postawienie
na równi pobudeł
i przemian materii
w nerwach może być
bardzo troche odległe

41-2 Zam. nie zmierzają

Aug 14
go ge Anor de Tago Lepin

36 w 9-17 ^{wnętrza mia 2} egrem ^{pl. i kana}

nie wyraża się jama.

~~W twierdzeniu 9 byłoby lepiej~~

~~Napisano w drugim raz~~

~~"hodzisz" a w 10. "wzwar-~~

~~my" raz a "wzwarasz"~~

Inysze z nieosobowej

formy czasownika do

osobowej der vrgentuje

bo czytelnik nie wie,

Czy to ten sam czytelnik

robiąc "widzi" i "wzwarasz"

a "ma na względzie".

Niedobrze też jest, że w

tem przykładzie (w 9-11) dzia-

łajacy i oceniający są

ta sama osoba. Twier-

dzenie w w 15-17 (Jakoś

nie --- szacunku) -

zaskakuje czytelnika

którego upewnienie ma to

35 w 16-18, że w drugim

przypadku nie chodzi (tylko?)

w pierwszym przypadku chodzi

o ocenę motywu (Por. str. 36

w 8).

V (por. w 15-16)

- 4 = Wyświetlami 1
- 4 - 23 "nie praktycznym" "nie
pisać razem"
- 6 - 22 "nie podobna" "tęto"
- 8 - 2 "podaj przykład bezduszny
i innych, bierze go racho-
wani a się"
- 18 - 10 To "dziatani" do doc "jedno
indywidualnych"
- 18 - 12 To "czytów" do doc "indy-
widualnych"
- 19 - 25. To w now byci chybą
"pierwszy", a nie "drugi".
A przydałby się ten przykład
na drugi przypadek
- 21 - 10/11 Przydałby się przykład ^{Kopernika} walki
bedąca wyjątkowa, oraz przykład
^{Kopernika} walki, nie będąca wyjątkowa
- 24 - 21 po wyrażeniu greckim
należałoby dać jego
transskrypcję Reiros,
albowiem mato kto
z cyfrytami będzie
miał ostatec po grecku.
- 34 - 27 I tu po wyrażeniu greckim
potrzeba transskrypcja

18-9 zbiorowe

Podkre 2/5

19-3 organiczne

19-18 sprawy

20-10 walke

20-6 sporoba

20-8 metody

21-4/5 Kooperacji

21-7 pozytywna

21-8 negatywna

21-9 białotwory

21-12 Graca

21-23 Wytrawność

22-1 warunki

~~22-2 wytrzymałość~~

22-3 rezerwyne możliwości

22-5 wczesne

24-16 sytuacji

25-2 dyktando

23-7 wa-
kanion

25-4 energii

25-5 tworzywność

25-6 udat

25-6/7 gospodarności

Podkreślenie 2-9 sprawca. Podkreślenie 1
 3-13 dynamicznie
 3-12 krym - słowno

4-15 krym - myślowo

7-8/9 krym - bierny

10-13/14 świadomie celowego
 i wyraźnie umyślnego

11-14 do 16 skrytykować
 11-19 i wypracować

10-25 Sprawa

12-5 dzieło

12-6 dzieło

12-20 charakterystyka

12-21 twórczość

12-22 wytworzenie

13-3 dzieło i wytworzenie

13-8 Najeźdźca

13-16 środowisko

14-2 sprawa

14-19 melodia

14-24 - cel

16-19 plan

17-21 elementarne

18-12 krym i rozprawa

18-6/7 indywidualne

30-3 statystyka bogactwa

Przykłady / Sprawa kryminalna i jej atrybuty
 Przykłady / Sprawa kryminalna i jej atrybuty
 Przykłady / Sprawa kryminalna i jej atrybuty
 Przykłady / Sprawa kryminalna i jej atrybuty

Podkreśl. 3. 6

- 25 - 7-8 Kórowy
25 - 12 nowoteci
26 - 6 praktyczni
walory
26 - 8/9 Techniczne
26 - 9 energii
26 - 12 wyrostek
27 - 5 Skuteczność
27 - 14/15 udatności
28 - 1 gospodarności
- 3 ekonomizacji
wydajności, porównawczy
28 - 21 zarobków
29 - 3 walory techniczne
31 - 15 zarobki, faktyczna
32 - 16 jelski
35 - 1 ocena
2 pozycji - szkoły
9 wartości stylu i formy
10 spotykania

zajmuje więcej miejsca aniżeli wyraz
o dwie luty. Nasuwa się od razu ta
w wypakach zeieżarem i objętością. T
wiele czasowa,
słuchowa, jeśli tak się wyrazi można
wzrokowa. Extenzywność słuchowa i
gość czasu, pptrbenego na wywołanie
napisania albo wydrukowania wyrazu.
sowa wyrazu skojarzona jest pewnia ex
gół z większą extenzywnością jedneg
rodzaju. Wydaje nam się, że do wydru
kować potrzeba odpowiednio więcej miejsc
Przystąpiłem do eksperymentalnego s
z założenia, że z dwóch wyrazów jedn
wzrokowo
za dłuższy wyraz, który jest dłuższy
tów jednakowo ~~wielkich~~/pocieramy/ cie
miot większy. ~~Dłutychenrzsowe ekspery~~
Szło więc o to, by wywołać q medyum.
żenie słuchowe wyrazu B - to były wy

Ti dwa

Kyoto
Tadamasa Katsushika
Wakura
Proctor 12

36 | 9-15

Rhp. 20 PAN

wycenile i gub. K. 9 + Departa K. 6



WIADOMOSCI LITERACKIE

TYGODNIK

ADMINISTRACJA, WARSZAWA, KRÓLEWSKA 13

Oplata pocztowa
uiszczona ryczałtem.

WP. Dr. K. Twardowski

LWOW, Św. Zofji 46, m. 6

6

Rkp. 20 P.D.N. *11.6*
ZARZĄD OKRĘGU T. N. S. W. WE LWOWIE

UL. ŁYCZAKOWSKA 5.

JWielmożny Pan

Profesor Dr. Kazimierz Twardowski

we L w o w i e .

Św. Zofji 46.

1
Komunista

z Dziennika Wileń

skiego 2. 7. IX 934

o Bubl. Filoz

otrzymano p. Gromski

17. XI 934

242.

2
Recenzję z rozprawy
Kotarbińskiego „Czyn”
podał Karol Jurekowski:

Pion, Nr (44 [57])

z 3. XI. 934.

FILIZOFICZNE.

Ytlet.

E N I E

o m a d z o n i e

1916 o godzinie 8. wieczorem

Uniwersytetu Lwowskiego.

dzienym:

Walnego Zgromadzenia.

a lata 1914 i 1915.

wizyjnej.

Yddziału i jednego zastępcy

Резерве Bibl. Filozoficznej

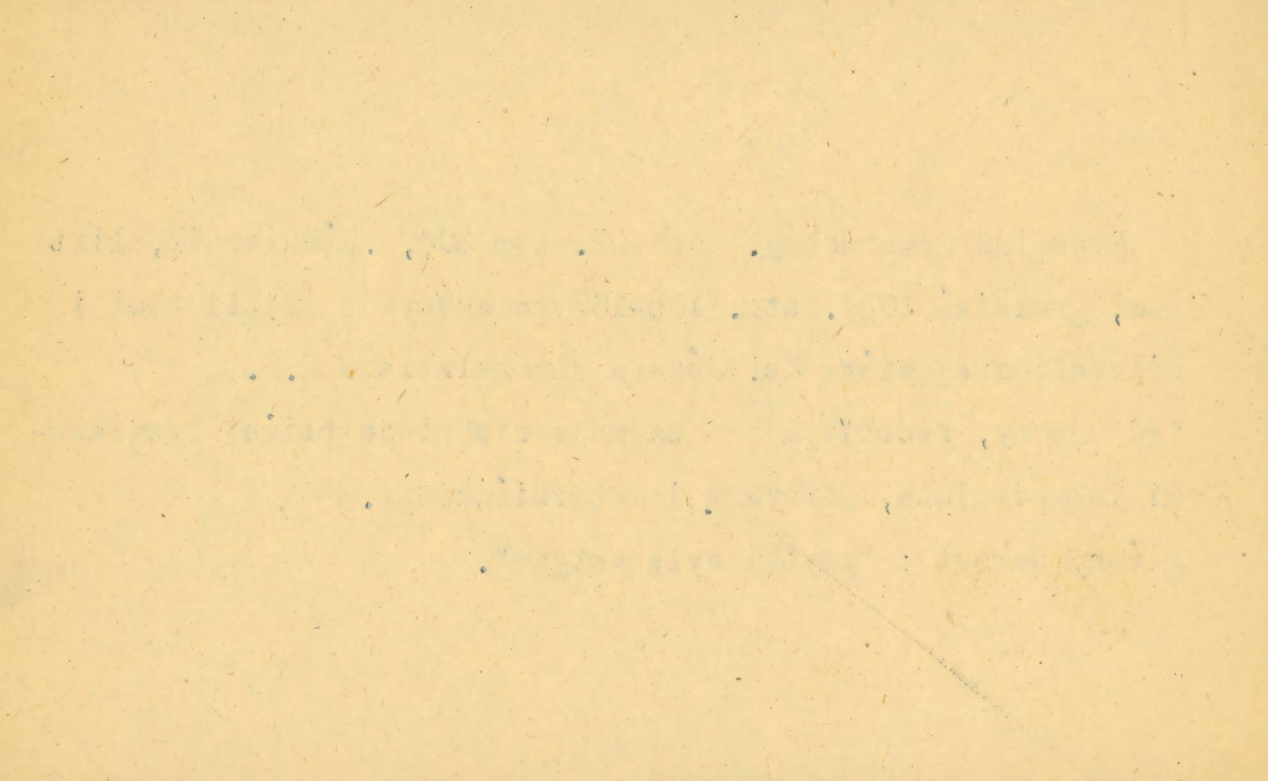
"Sygnaty" Nr. 12 ~ 1.X.934 (M. Kozyńska)

"Więści Pedagogiczne" LIII (18) Nr 15. 20/X 934
(Zygm. Skowron.)

4

Bardzo dodatnia recenzja o Bibliotece znajduje się w
nrze 19 Pionu z 11. maja 1935. Podpisana Al. S.

5
Przegląd Powszechny. Rok LI. tom 204, październik, listopad, grudzień 1934. str. 106-107 recenzja Biblioteczki Filozoficznej pióra Ks. Józefa Chechelskiego T.J.
Sąd ujemny, recenzja zajmuje się nieco bliżej rozprawami Łukasiewicza, Struvego i Kotarbińskiego.
główny zarzut : "płytki dyletantyzm".



W numerze 44. "Pionu" z roku 1934 omawia Karol Irzykowski
Kotarbińskiego "Czyn".

Rkp. 20 1814

1

Nowe Wydawnictwo Filozoficzne.

Zasłużone przez swą długoletnią działalność wydawniczą Polskie Towarzystwo Filozoficzne we Lwowie przystąpiło do wydawania „Biblioteczki Filozoficznej”, aby zaradzić odczuwanemu z wielu stron brakowi łatwo dostępnych publikacji filozoficznych. Brak odpowiedniej lektury filozoficznej utrudnia nauczanie prope-deutyki filozoficznej w szkole średniej, daje się dotkliwie odczuwać studentom uniwersytetów i przedstawicielom wykształconego ogółu, którzy interesują się zagadnieniami filozoficznymi. Dostarczając łatwo dostępnej lektury filozoficznej wszystkim, którzy jej poszukują, nowe wydawnictwo ma przyczynić się do rozwoju zainteresowania filozoficznego i do krzewienia kultury filozoficznej, będącej tak ważnym dopełnieniem wszelkiego wykształcenia specjalnego, a zarazem niezbędnym pogłębieniem rzetelnego wykształcenia ogólnego. — „Biblioteczka Filozoficzna” składa się z tomików objętości jednego lub dwóch arkuszy, z których każdy jest zamkniętą w sobie całością. Treść jej tworzą przekłady z dzieł dawniejszych i współczesnych przedstawicieli światowej literatury filozoficznej, oryginalne, umyślnie dla niej pisane rozprawki polskich autorów oraz przedruki wybitnych prac polskich dawniej ogłoszonych, lecz nie znajdujących się w obiegu księgarskim. Na początek ukazało się sześć tomików, zawierających następujące utwory: Platon, Eutyfron (przekład Wł. Witwickiego); Struve H., O najwyższej zasadzie postępowania etycznego; Twardowski K., O tak zwanych prawdach względnych; Witwicki W., Analiza psychologiczna ambicji; Łukasiewicz J., O nauce; Kotarbiński T., Czyn. Cena każdego tomiku wynosi 60 gr. Skład główny w Księgarniach S. A. Książnica - Atlas we Lwowie i w Warszawie.

Wielkie
mowy z dnia

4. XII.

1934

OWY

in 1:0.

echja pokonana Warszawie 0:2.

KATOWICE. Wyjazd Ruchu na Śląsk Opolski został w ostatniej chwili odwołany — wobec czego rozegrał on mecz towarzyski z I. F. C.— Ruch zwyciężył 5:1 (2:1). Bramki dla Ruchu zdobyli Wilimowski 4, Peterek 1.

MAKKABI (WARSZAWA)—WAWEL 10:6.

KRAKÓW. W zawodach bokserskich o drużynowe mistrzostwo Polski, stołeczna Makkabi pokonała krakowski Wawel w stosunku 10:6. — Drużyna warszawska górowała bezapelacyjnie w wagach cięższych, wygrywając trzy ostatnie spotkania przez k. o. Najładniejszą walkę dnia stoczyli w wadze piórkowej Chrostej (W) z Borensteinem z Makkabi.

* * *

GRUDZIĄDZ. — Bokserska reprezentacja Grudziądza pokonała bokserską reprezentację Prus Wschodnich 11:5.

* * *

POZNAŃ. Z okazji jubileuszu Warty odbył się dziś wieczorem mecz bokserski Warty z berlińskim mistrzem Oberspre. Zwyciężyli gospodarze w kompromitującym dla Berlina stosunku 14:2. Niemcy zdołali osiągnąć jedynie remis w 2 spotkaniach, pozatem wszystkie przegrali.

POLONJA (PRZEMYŚL)—WISŁA 8:8.

PRZEMYŚL. W niedzielę odbyły się zawody bokserskie Polonia—Wisła (Kraków) zakończono wynikiem 8:8.

Waga musza: Juszczyk (W) pokonał na punkty Tenzera, walczącego w miejsce chorego Truniarza. Kogucia: Daja (P) wygrywa przez w. o. z powodu nadwagi o 2 kategorii Macha.

RUCH WYDAWNICZY.

NAKŁADEM ZBIOROWYM.

Wobec trudności znalezienia nakładcy wśród księgarzy i wydawnictw instytutów, zubożonych lub uzależnionych politycznie—zwracam się do miłośników literatury, aby ułatwili mi wydanie książki w drodze prenumeraty.

Praca moja jest fragmentem mało znanych dziejów literatury polskiej z połowy XIX wieku i ma tytuł: „Norwid”. Cena książki w prenumeracie 4 zł. Osoby, które co 1 listopada r. b. nadeślą tę kwotę, otrzymają książkę tej jesieni bez ponoszenia kosztów przesyłki.

Zamówienia i pieniądze proszę kierować do Administracji „Myśli Narodowej”: Warszawa, Jerozolimska 17 przekazami pocztowymi lub czekami P. K. O. — konto „Myśli Narodowej” nr. 3.105 (z oznaczeniem, na co i podaniem swego adresu). Łączyć można tę operację z przesyłką prenumeraty na „Myśl Narodową”.

ZYGMUNT WASILEWSKI
Redaktor „Myśli Narodowej”.

NOWE WYDAWNICTWO FILOZOFICZNE. Zasłużone przez swą długoletnią działalność wydawniczą Polskie Towarzystwo Filozoficzne we Lwowie przystąpiło do wydawania „Biblioteczki Filozoficznej”, aby zaradzić odczuwanemu z wielu stron brakowi łatwo dostępnych publikacji filozoficznych. Brak odpowiedniej lektury filozoficznej utrudnia nauczanie propedeutyki filozoficznej w szkole średniej, daje się dotkliwie odczuwać studentom uniwersytetów i przedstawicielom wykształconego ogółu, którzy interesują się zagadnieniami filozoficznymi. Dostarczając łatwo dostępnej lektury filozoficznej wszystkim, którzy jej poszukują, nowe wydawnictwo ma przyczynić się do rozwoju zainteresowania filozoficznego i do krzewienia kultury filozoficznej, będącej tak ważnym dopełnieniem wszelkiego wykształcenia specjalnego, a zarazem niezbędnym pogłębieniem rzetelnego wykształcenia ogólnego. „Biblioteczka Filozoficzna” składa się z tomików objętości jednego lub dwóch arkuszy, z których każdy jest zamkniętą w sobie całością. Treść jej tworzą przekłady z dzieł dawniejszych i współczesnych przedstawicieli światowej literatury filozoficznej, oryginalnie umyślnie dla niej pisane rozprawki polskich autorów oraz przedruki wybitnych prac polskich dawniej ogłoszonych, lecz nie znajdujących się w obiegu księgarskim. Na początek ukazało się sześć tomików, zawierających następujące utwory: Platon, Eutyfron (przekład Wł. Witwickiego); Struve H., O najwyższej zasadzie postępowania etycznego; Twardowski K., O tak zwanych prawdach względnych; Witwicki Wł., Analiza psychologiczna ambicji; Łukasiewicz J., O nauce; Kotarbiński T., Czyn. Cena każdego tomiku wynosi 60 gr. Skład główny w Księgarniach S. A. Książnica-Atlas we Lwowie i w Warszawie.

świętomichalskiej.

chowyją się w podziemiach kościoła (naprzeciw ambony) z widocznymi po dziś dzień śladami męczeństwa), obraz zaś cudownie ocalał przykryty belkami i rumowiskiem, z pod którego w r. 1662 wydostał go hetman Paweł Sapieha, umieszczając z powrotem we wspianale odbudowanej świątyni. Córka jego Teodora obdarowała obraz cennymi klejnotami rodzinnymi, które po dziś dzień przechowują się w kościele.

Obraz Najświętszej Marii Panny w kościele św. Michała zasłynął cudami, które z polecenia biskupa wileńskiego Aleksandra Sapiehy zostały kanonicznie stwierdzone przez specjalnie powołaną komisję; wobec tego obraz ogłoszono za cudowny, a Jan Fryderyk Sapieha, kasztelan trocki w r. 1733 wyjednał u papieża Klemensa XII przywilej na ukoronowanie obrazu. Wskutek zamieszek za czasów Augusta II koronacja nastąpiła dopiero 8 września 1750 r. za nowym przywilejem papieża Benedykta XIV; akt koronacji odbył się niezwykle wspaniałą uroczystością, w której wzięły udział wszystkie stany na czele z rządem i wojskiem: korony złote przysłane z Rzymu, upiękzone klejnotami rodzinnymi Sapiehów przyniesiono uroczyście z kościoła św. Nikodema przez 8 specjalnie zbudowanych bram i przy dźwięku wszystkich dzwonów w kościołach całego miasta i huku armat, biskup wileński Zienkowicz zawiesił je na obrazie.

W roku 1888 po usunięciu przez rząd rosyjski PP. Bernardynek z klasztoru i po zamknięciu kościoła św. Michała obraz przeniesiono do kościoła po-Bernardyńskiego, gdzie pozostawał do r. 1912; w tym bowiem roku po otwarciu i odnowieniu kościoła św. Michała obraz powrócił na dawne miejsce i słynie nadal łaskami. O cudach i łaskach Najświętszej Marii Panny Świętomichalskiej została wydana osobna książka: Skarbnica niebieska z dawna y temi czasy iasniey otwarta przy obrazie Bogarodzice Maryey Panny w Kościele Michała Świętego w Wilnie Panien Zakonnych Zakonu Franciszka świętego Fundacyi Sapieżyńskiej codziennemi, jawnemi autentycznemi, Cudami ubogacona ku pociesze duszney wiernych Chrystusowych na świat wydana. W Wilnie w Drukarni Oyców Iezuitów Roku Pańskiego 1671 (79 cudów). Oprócz tego opis cudów znajdujemy w innej książce: Nabożeństwo do Najświętszej Marii Matki Boskiej cudami i łaskami Bożemi słynnej w ołtarzu kościoła Ś-gó Michała Panien Bernardynek w Wilnie (Wilno drukar-

nie
zac
nar
aut
skie

zny
na
szk
kto
wal

zier
nies
kto
syp
Pol
ziem
nie,

w
z m
bra
się
żyw
nie
bra

onga
pole
kto
mie
dem
god

Rad

Wi

Rad

dosz

Zar

na

gmi

z R

jr.

Rad

wys

mu

zad

ycz

zyd

bor

leży

Gmi

Bern

staw

franc

niefr

necz

Kier Nowy

4. XII. 1934

Nowe Wydawnictwo Filozoficzne.

Zasłużone przez swą długoletnią działalność wydawniczą Polskie Towarzystwo Filozoficzne we Lwowie przystąpiło do wydawania „Biblioteczki Filozoficznej“, aby zaradzić odczuwanemu z wielu stron brakowi łatwo dostępnych publikacji filozoficznych. Brak odpowiedniej lektury filozoficznej utrudnia nauczanie prope-deutyki filozoficznej w szkole średniej, daje się dotkliwie odczuwać studentom uniwersytetów i przedstawicielom wykształconego ogółu, którzy interesują się zagadnieniami filozoficznymi. Dostarczając łatwo dostępną lekturę filozoficzną wszystkim, którzy jej poszukują, nowe wydawnictwo ma przyczynić się do rozwoju zainteresowania filozoficznego i do krzewienia kultury filozoficznej, będącej tak ważnym dopełnieniem wszelkiego wykształcenia specjalnego, a zarazem niezbędnym pogłębieniem rzetelnego wykształcenia ogólnego. — „Biblioteczka Filozoficzna“ składa się z tomików objętości jednego lub dwóch arkuszy, z których każdy jest zamkniętą w sobie całością. Treść jej tworzą przekłady z dzieł dawniejszych i współczesnych przedstawicieli światowej literatury filozoficznej, oryginalne, umyślnie dla niej pisane rozprawy polskich autorów oraz przedruki wybitnych prac polskich dawniej ogłoszonych, lecz nie znajdujących się w obiegu księgarskim. Na początek ukazało się sześć tomików, zawierających następujące utwory: Platon, Eutyfron (przekład Wł. Witwickiego); Struve H., O najwyższej zasadzie postępowania etycznego; Twardowski K., O tak zwanych prawdach względnych; Witwicki W., Analiza psychologiczna ambicji; Łukasiewicz J., O nauce; Kotarbiński T., Czyn. Cena każdego tomiku wynosi 60 gr. Skład główny w Księgarniach S. A. Książnica - Atlas we Lwowie i w Warszawie.

OWY

n 1:0.

echia pokonana

Warszawie 0:2.

KATOWICE. Wyjazd Ruchu na Śląsk Opolski został w ostatniej chwili odwołany — wobec czego rozegrał on mecz towarzyski z I. F. C. — Ruch zwyciężył 5:1 (2:1). Bramki dla Ruchu zdobyli Wilimowski 4, Peterek 1.

MAKKABI (WARSZAWA)—WAWEL 10:6.

KRAKÓW. W zawodach bokserskich o drużynowe mistrzostwo Polski, stołeczna Makkabi pokonała krakowski Wawel w stosunku 10:6. — Drużyna warszawska górowała bezapelacyjnie w wagach cięższych, wygrywając trzy ostatnie spotkania przez k. o. Najładniejszą walkę dnia stoczyli w wadze piórkowej Chrostej (W) z Borensteinem z Makkabi.

* * *

GRUDZIĄDZ. — Bokserska reprezentacja Grudziądza pokonała bokserską reprezentację Prus Wschodnich 11:5.

* * *

POZNAŃ. Z okazji jubileuszu Warty odbył się dziś wieczorem mecz bokserski Warty z berlińskim mistrzem Oberspree. Zwyciężyli gospodarze w kompromitującym dla Berlina stosunku 14:2. Niemcy zdołali osiągnąć jedynie remis w 2 spotkaniach, pozatem wszystkie przegrali.

POLONJA (PRZEMYŚL)—WISŁA 8:8.

PRZEMYŚL. W niedzielę odbyły się zawody bokserskie Polonja—Wisła (Kraków) zakończone wynikiem 8:8.

Waga musza: Juszczuk (W) pokonał na punkty Tenzera, walczącego w miejsce chorego Truniarza. Kogucia: Daja (P) wygrywa przez w. o. z powodu nadwagi o 2 kategorie Macha.

WŚRÓD PISM

— **Nowe wydawnictwo filozoficzne.** Zasłużone przez swą długoletnią działalność wydawniczą Polskie Towarzystwo Filozoficzne we Lwowie przystąpiło do wydawania „Biblioteczki Filozoficznej“, aby zaradzić odczuwanemu z wielu stron brakowi łatwo dostępnych publikacji filozoficznych. Brak odpowiedniej lektury filozoficznej utrudnia nauczanie propedeutyki filozoficznej w szkole średniej, daje się dotkliwie odczuwać studentom uniwersytetów i przed stawicielom wykształconego ogółu, którzy interesują się zagadnieniami filozoficznymi.

„Biblioteczka Filozoficzna“ składa się z tomików objętości jednego lub dwóch arkuszy, z których każdy jest zamkniętą w sobie całością. Treść jej tworzą przekłady z dzieł dawniejszych i współczesnych przedstawicieli światowej literatury filozoficznej, oryginalne umyślnie dla niej pisane rozprawki polskich autorów oraz przedruki wybitnych prac polskich dawniej ogłoszonych, lecz nie znajdujących się w obiegu księgarskim. Na początek ukazało się sześć tomików, zawierających następujące utwory: Platon, Eutyfron (przekład Wł. Witwickiego); Struve H., O najwyższej zasadzie postępowania etycznego; Twardowski K., O tak zwanych prawdach względnych; Witwicki Wł., Analiza psychologiczna ambicji; Łukasiewicz J., O nauce; Kotarbiński T., Czyn. Cena każdego tomiku wynosi 60 gr. Skład główny w Księgarniach S. A. Książnica — Atlas we Lwowie i w Warszawie.

go, w łachmanach u kruchty. Siedział tyle lat, to
co jakoś przykro go likwidować, a że szpeci...
sie Kto przywykł, to go nie razi, ale kto patrzy no
u- wemi oczami ten woła o usunięcie zgoła nie-
cz potrzebnej „wikarówki“.

H. R.

Dr. med. L. BARANOWSKI

(Choroby dzieci) — **powrócił**

Wileńska 32, tel. 18-21. Przyjm. 9—11 i 4—6

BUCHALTER

z praktyką potrzebny na samodzielne stanowisko
OD ZARAZ

Wiadomość: „Kurjer Wil.-Nowogr.“ — Nowo-
gródek, ul. Piłsudskiego Nr. 36.

W SZKOLE.

— Wiesz mamo, mamy bardzo niemądrego
nauczyciela.

— A to czemu?

— Sam nic nie umie, a nas pyta się o wszyst-
ko.

(Le Rire)

**Skuteczność gimnas-
tyki odtłuszczającej**



Gareta Tolka (Karyawa)
20. VI. 1934

Biblioteczka Filozoficzna

Biblioteczka Filozoficzna. 1. PLATON. Eutyfron. Przełożył Władysław Witwicki. Str. 36. — 2. Henryk STRUVE. O najwyższej zasadzie postępowania etycznego. Str. 36. — 3. Kazimierz TWARDOWSKI. O takich zwanych prawdach względnych. Str. 44. — 4. Władysław WITWICKI. Analiza psychologiczna ambicji. Str. 44. — 5. Jan ŁUKASIEWICZ. O nauce. Str. 40. — 6. Tadeusz KOTARBIŃSKI. Czyn. Str. 32. Lwów, Polskie Towarzystwo Filozoficzne. 1934. Skład Główny w księgarniach. S. A. Książnica - Atlas we Lwowie i Warszawie. Cena: po 60 gr. tomik.

Nakładem Polskiego Tow. Filozoficznego we Lwowie ukazało się 6 pierwszych tomików nowej „Biblioteczki Filozoficznej”. Coprawda wydawcy nie poprzedzili swego wydawnictwa przedmową, któraby informowała o jego celach, tem niemniej zadanie „Biblioteczki Filozoficznej” jasno wynika z tematów i sposobu ich przedstawienia w pierwszych tomikach. W chwilach zamętu wielu pojęć etycznych i moralnych, w chwili, gdy świat szukając nowych dróg, raczej błądzi po nowych bezdrożach, wydawcy „Biblioteczki Filozoficznej” pragnęli przypomnieć szerokiemu ogółowi poglądy czołowych mężów polskiej myśli filozoficznej, dotyczące podstawowych zagadnień filozoficznych. Ma się wrażenie, że w związku z przeważaniem wielu pojęć podstawowych, wydawcy tej biblioteczki przypominają, jak powszechnej przestrożę głosy, tych którzy stanowią elitę narodu.

Serję „Biblioteczki Filozoficznej”, której tomy 2 — 6 zawierają rozprawy filozofów polskich, poprzedza tom 1, zawierający Platona dialog poświęcony z b o ż n o ś c i, „Eutyfron”. Dialog ten został wyjęty z dzieł Platona w mistrzowskim przekładzie prof. Witwickiego. Szeroka publiczność miała niedawno okazję zapoznania się z dialogami Platona w doskonałej interpretacji Jaracza i innych dzięki słuchowiskom radiowym (oby jak najczęściej miały miejsce tego rodzaju audycje, przynoszące zaszczyt Polskiemu Radiu!).

Jeśli celowo Platon miał patronować „Biblioteczce Filozoficznej”, trudno było o lepszy i bardziej dobitny wybór, charakteryzujący zarazem zadania tej serii. Drugi tom to ś. p. Henryka Struvego „O najwyższej zasadzie postępowania etycznego”. Rzecz ta stanowi rozszerzenie wykładu publicznego, wygłoszonego przez autora w 1903 r. w Warszawie, a drukowana w swoim czasie w „Przeglądzie Filozoficznym”. Prof. Struve, występując przeciwko względności praw moralnych, staje z zapałem w obronie „jednej najwyższej i najogólniejszej zasady postępowania etycznego, obowiązującej zawsze i wszędzie wszystkich ludzi, zdolnych do zastanowienia się nad sobą”. W sposób niezwykle sugestywny, opierając się na rozbiórce psychologicznym przykładów postępowania ludzkiego, autor wykazu-

je istnienie najwyższej, powszechnej, bezwzględnej zasady postępowania etycznego, która się streszcza w zdaniu: „Działaj zawsze w zgodzie z twojem własnem przekonaniem etycznym, z tem co sam uznajesz za dobre i właściwe”. Rozprawa kończy się wezwaniem: „Zastosujmy ją tylko do życia — a wtedy będziemy niewątpliwie i lepsi i szczęśliwsi”.

Tom 3 to prof. Twardowskiego rozprawa „O tak zwanych prawdach względnych” po raz pierwszy drukowana w 1900 r. w „Księdze Pamiątkowej Uniwersytetu Lwowskiego ku uczczeniu pięćsetnej rocznicy Fundacji Jagiellońskiej Uniwersytetu Krakowskiego”. Gdy prof. Struve występuje przeciwko względności praw moralnych, przeciwko względności etyki prof. Twardowski występuje przeciwko możliwości istnienia sądów względnie prawdziwych, wykazując, że tego rodzaju relatywizm nie da się uzasadnić. Tom 4 zawiera „Analizę psychologiczną ambicji” prof. Witwickiego, opublikowaną również w r. 1900 w „Przeglądzie Filozoficznym”. Autor, analizując pojęcie ambicji, dowodzi, że ambicja jest usposobieniem uczuciowym, i dochodzi do wniosku: „ponieważ ambicja jest powszechna, budzi się mimowolnie, sprawia przyjemność i korzyść przynosi, przeto uważamy ją za instynkt, mający na celu, jak wszystkie zresztą instynkty, rozwój jednostki, a w dalszem następstwie i społeczeństwa”. Tom 5 zawiera prof. Jana Łukasiewicza artykuł „O nauce”, zawarty na czele nowego wydania (z 1915 r.) „Poradnika dla samouków”. Klasyczna ta rozprawa, którą winien poznać każdy inteligentny człowiek, jest napisana w sposób niezwykle piękny.

Ostatni tom tej zajmującej serii to prof. Kotarbińskiego rzecz p. t. „Czyn” jedyna rozprawa z tego cyklu dotychczas niedrukowana i specjalnie napisana dla „Biblioteczki Filozoficznej”. Rozprawa ta jest poświęcona analizie pojęcia czynu, rozróżniając czyny elementarne od złożonych, badając możliwości czynu, dzielności czynu, jego walory techniczne i kończąc obroną dzielności.

Każda z rozpraw została poprzedzona przedmową Komitetu Redakcyjnego, zawierającą krótkie dane biograficzne o jej autorze. Podnieść należy wytworną prostotę szaty zewnętrznej Biblioteczki. (w.)

Z sali sądowej

Znowu Kwinto...

Znowu, ale, tym razem, w roli odwrótej. Słodko musi mu być w tej nowej postaci — skarżącego.

Sądziliśmy, że już nie usłyszymy w tym gmachu Pacy długiej litanji rachunków, pozycji buchalteryjnych, wypisów hipotecznych i t. p. szczegółów dawnej sprawy, przewlekłej i nużącej.

Tymczasem — główna jej osnowa zaczyna się powtarzać od wczoraj rana da capo.

Chodzi tu nie o bagatelę, bo o wyłudzenie dwustu dwunastu tysięcy złotych i dziesięciu tysięcy dolarów, o których podstępne wyłudzenie oskarża Stanisław Kwinto ówczesnego spółnika, inż. Abrama Kagana. Groteskową nieco stroną sprawy jest to, że obecny oskarżony, a poprzedni świadek z procesu Kwinto i to jeden z ważniejszych, ponieważ jego machinacjom obrona i sam Kwinto przypisywali zachwianie się całego interesu bankowego — jest podwójnie głuchym.

Primo: nie słyszy wogóle, a secundo — nie rozumie, jak twierdzi, ani słowa po polsku.

Wobec tego — łatwo sobie wyobra-

zić, w jakim tempie posuwa się rozprawa.

Sam oskarżyciel prywatny wygląda tu nieco naiwnie. Wpadł, bo nie wiedział nic a nic o tym, że dobra Męczechowszczyzna, jako miejsce urodzenia Kościuszki, stały się nie od dziś własnością państwa. A przecież powszechnie był to znany fakt, jakie ten klucz Pusłowskich, wraz z domem, w którym się Kościuszko urodził, przechodził koleje. Wchodzi tu również w grę akcje Zenopola, nie ostatnio nie warte, a o których tyle się pisało w związku z poprzednią rozprawą.

A tymczasem Kwinto był przekonany, że cała Męczechowszczyzna może być przedmiotem transakcji prywatnych, zabezpieczeń hipotecznych itd.

Dowodzi to, jak niechlujnie były prowadzone interesy tego banku. Albo jak — dalece główny jego kierownik i właściciel już w owych czasach „stracił głowę”.

Na wniosek obrońcy oskarżonego, mec. W. Brokmana, celem uzupełnienia materiału sprawy, Sąd postanowił proces odroczyć.

Informacje o książkach

Helena Boguszeńska „Całe życie Sabiny” powieść. J. Przeworski. Warszawa 1934.

Owo całe życie przemysłowane przed śmiercią to praca zadana myśli, żeby nie ślepiła ze strachu przed końcem. Sabina nie podsumowuje niczego na swoim łóżu bezbolesciwego umierania — czuje nicosć wszelkiej syntezy wobec sprawy ostatecznej, w prochy obracającej najważniejsze ubiegłe zdarzenia. Jest to raczej odruch godności człowieka przed poniżającym strachem stawiającej zaporę. Piękny, pełen godziwej ambicji trud ostatnich dni. Zdziwić nas może ten brak fizycznego zmagania się ze sobą, brak widomego niszczycielstwa choroby. Sprawia to może umyślne odwrócenie się autorki od procesów cielesnych, manifestujących się

jedynie niewygoda leżenia. Chodziło jej bowiem o naświetlenie tych wycieczek we własną przeszłość ogniami decydującej, bo finalnej świadomości. I niewątpliwie oryginalność pomysłu kompozycyjnego — nowego w literaturze — przejścia tych wstecznych dróg „po sukniach”, „po mieszkaniach”, „po służących” i t. d. — uderzy każdego czytelnika. Inna kwestia, że jest to jednakże sztuczne.

To niewiele że śmiertelnego przerażenia podane jest bardzo godnie. Chociaż się dla siebie te zimne chwytły za serce, że to już ostatni pokój, ostatnia suknia, ostatnia służąca. Bohaterka bardzo po ludzku — w sensie siły a nie słabości — zorganizowała sobie przedśmiertną robotę.

Życie zaś jej oglądane z różnych kątów widzenia — warte jest głębokiego zainteresowania czytelnika. Nędzne nie dobitki wrogów piór kobiecych i ich rzekomej „rozlewności”, żeby nie powiedzieć gadulstwa, niech się zastanowią nad koncentrycznością obrazu życia w Murszewicach i jego plastyką nad dyskretyjną wykończenia trzech miłości tego życia, nad wieloma jeszcze innymi stronicami.

Książka bardzo ciekawa i wartościowa, zasługująca na obszerną analizę krytyczną, zachęcająca do dalszego uważnego śledzenia tej twórczości.

w. b.

W KSIĘGOZBIORZE

każdego inteligentnego człowieka, we wszystkich bibliotekach nie może zabraknąć

POPULARNO - NAUKOWYCH WYDAWNICTW

„MATHESIS POLSKIEJ”,

które udostępniają każdemu niezmiernie horyzonty

NAUKI WSPÓŁCZESNEJ

×

Do nabycia w większych księgarniach

Nauka, etyka, czyn.

Skarbiec myśli i zasad Polskiego Tow. Filozoficznego.

W dobie przewartościowania wszelkich wartości, dowolnego i swobodnego interpretowania zasad życiowych oraz wybujałego indywidualizmu, w dobie nadającej tandecie wartości, w dobie zakłamania i wypierania się tych zasad, które ongi tworzyły kamień węgielny życia, na szczególne podkreślenie, na specjalne uznanie zasługuje działalność wydawnicza Polskiego Towarzystwa Filozoficznego we Lwowie, które tworząc Bibliotekę Filozoficzną, wypuszcza na rynek księgarski prace najpoważniejszych myślicieli starego i nowego świata, gromadzi myśli filozofów — gwoździ najszczytniejszej zasadzie „działać zawsze w zgodzie z twoim własnym przekonaniem etycznym, z tem, co sam uznajesz za dobre i właściwe”.

Szczególnie dziś w karkołomnym wyścigu pracy, kiedy zapomina się tak często o etyce, kiedy zagłusza się głos sumienia, lub przez zakłamanie wybiela się sumienie, kiedy wreszcie dominuje lektura wątpliwej wartości wychowawczej, pojawienie się tego rodzaju wydawnictw, winno się traktować jak znak pocieszenia, jako objaw najzupełniej

dotatni. Czyż myśl, przyświecająca Polskiemu Tow. Filozoficznemu nie winna być zasadą powszechną, obowiązującą bezwzględnie zawsze i wszędzie wszystkich rozumnych ludzi, zdających sobie sprawę ze swego pocucia etycznego, z właściwości lub niewłaściwości swego postępowania?

Działalność wydawnicza Tow. Filozoficznego powitać należy z całym i głębokim uznaniem. Z działalnością tą należy co żywo zapoznać młodzież, która w bibliotece filozoficznej znajdzie prawdziwy a niewyczerpany skarbiec myśli i zasad.

Do chwili obecnej ukazało się już 6 tomików estetycznie wydanych w objętości 40 stronie każdy. W wykazie ich spotykamy Platona, Henryka Struve, Kazimierza Twardowskiego, Władysława Witwickiego, Jana Łukasiewicza i Tadeusza Kotarbińskiego.

Zapoznajemy się tedy z „Eutyfronem” — Platona, śledzimy tu myśl Sokratesa, który za cel swego życia uważał czynienie ludzi lepszymi przez poszukiwanie wraz z nimi obiektywnej wiedzy zwłaszcza w zakresie

zagadnień etycznych. Interesuje Henryk Struve swą rzeczą „O najwyższej zasadzie postępowania etycznego”, Kazimierz Twardowski pracą „O tak zwanych prawdach względnych”, Władysław Witwicki „Analizą psychologiczną ambicji”, Jan Łukasiewicz pracą „O nauce” i Tadeusz Kotarbiński swym „Czynem”. Każdy tomik zaopatrzonego został w przedmowę i wstęp, traktujący o pracy autora. Przystępne ujmowanie przedmiotu czyni z książeczek tych najmiłą, poważną i wysoce pożyteczną lekturę, która wypełnia czas wolny od pracy i uczy. Jeżeli np. chodzi o pracę Tadeusza Kotarbińskiego „Czyn” — ileż w niej ciekawej i niezbędnej definicji napotyka czytelnik. Słowo „czyn”, mówi Kotarbiński ma w sobie pewien patos. Bliżej mu do tragedji niż do komedji. Nikt się nie dziwi zwrotem „czyn szlachetny”, „czyn zbrodniczy”, „czyn bohaterski” lub „czyn historyczny”. Z jednej strony praca Kotarbińskiego wprowadza Czytelnika w sedno pojęcia, z drugiej zaś uczy ścisłego myślenia i wyrażania się. Szczególny pożytek z tej pracy odnieść powinna młodzież.

Poznajemy w niej strukturę czynu elementarnego, strukturę czynu złożonego, możliwości czynu, dzielność w czynie, walory techniczne czynu i obronę dzielności. Są to

zagadnienia, które mi winien zainteresować się czytelnik inteligentny, dla niego bowiem one są rozstrząsane.

Jan Łukasiewicz poświęcił swą pracę zagadnieniu nauki i w myśl zasady „nie wszystkim zdania prawdziwe są prawdami naukowymi” rozwija pojęcie nauki, wykazuje, że nauka nie polega na intelektualnym odtwarzaniu świata, że prawda nie jest celem jej wyłącznym. Nauka jest tak jak sztuka twórczym dziełem człowieka. Ścisłemu i trzeźwemu uczonemu wyda się może taka myśl fantazją, mówi Jan Łukasiewicz, a jednak wiedzie nas do niej z nieuchronną koniecznością ta wiedza, którą nazwano „sztuką sztuk i nauką nauk”.

Podobnie Władysław Witwicki w pracy swej „Analiza psychologiczna ambicji” definiuje zagadnienie ambicji jako usposobienia uczuciowego, omawia uczucia, występujące na tle ambicji oraz zastanawia się nad ambicją instynktem.

Również pięknie ujmując w swej pracy „O najwyższej zasadzie postępowania etycznego” Henryk Struve stanowisko jednostki w społeczeństwie, twierdząc, iż „Łączność organiczna”, tak fizyczna, jak umysłowa jednostki z odnośnym ustrojem społecznym stanowi w tym względzie zupełnie wystarczającą rękojmię. Nie wynika z tego,

aby jednostka nie miała prawa przeciwstawić się temu, co uznaje za złe w poglądach lub praktykach, panujących w danej chwili w społeczeństwie. Ale takie przeciwdziałanie złemu społecznemu nie może mieć nigdy charakteru antyspołecznego, bez naruszenia zarazem wewnętrznej zgody osobnika z samym sobą. Zawsze ostatecznym celem osobnika i w tego rodzaju kolizjach musi być dobro, zdrowie, prawidłowy rozwój ustroju społecznego, a nie naruszenie warunków jego bytu i życia”. Czy może istnieć piękniejsza definicja?

Oto z jakich względów biblioteczka filozoficzna powinna się cieszyć poważnym uznaniem najszerzych mas czytelniczych sfer inteligentnych, a specjalnie młodzieży naszej.

Jedyną księgarnią łódzką, którą, w zrozumieniu wartości biblioteczki filozoficznej, stara się ją rozpowszechnić, propagować w kołach czytelniczych, zachęcać do lektury pożytecznej, książki wartościowej a niedrogiej jest księgarnia Seipelta przy ul. Piotrkowskiej dawniej Fliszera, stanowiąca skład główny w Łodzi wydawnictwa Polskiego Towarzystwa Filozoficznego we Lwowie. Książeczki biblioteki filozoficznej zalecamy.

Stanisław Rachalewski.



Kurier Łódzki 12. VII. 934

Nowa era w dziejach pielgrzymstwa polskiego.

Proklamowanie Światowego Związku Polaków jest równocześnie i zaczątkiem i epilogiem. Stwarza nowy okres w życiu Polaka, gdziekolwiekby żył — i kończy zarazem „księgę pielgrzymstwa polskiego“....

Jest więc chwila obecna, która przeżywa Polak w Macierzy i Polak na obczyźnie, przełomowa.

Znamy genezę tego zjawiska, że w stuleciu niewoli poza ziemiami polskimi znalazło się 8.000.000 Polaków. Wiemy, że działały tu dwa czynniki; polityczny i gospodarczy. Od Insurekcji Kościuszkowskiej po r. 1905 osiadał hen daleko, za górami i rzekami, za oceanami nawet emigrant polityczny. Walczył pod Savannah o niepodległość Stanów Zjednoczonych, walczył pod sztandarami Napoleona, walczył w Turcji, tworzył z Mazzinim, Ledru Rollinem za konspirowany londyński „Comiteto Europeo“, przekroczył po r. 1831 Wisłę i oparł się aż na fermach francuskich.

tułał się po r. 1863 od Drezna po Marsylię, przygarniał go wolny naród Helwetów po r. 1905... Ale był i drugi typ emigranta: ten którego z ziemi polskiej wygnała nędza.. Szedł „na Saksy“, szedł do kopalń w Westfalji i masowo przepływał Atlantyk, stawał się tu pracownikiem fizycznym w fabryce czy na roli.

Żył głębokiem poczuciem przynależności narodowej, ale bez oparcia o własną państwowość... Żył tęsknotą za Macierzą i żył pod obuchem groźby wynarodowienia.

Wreszcie 8.000.000 Polaków dożyło na obczyźnie wskrzeszenia niepodległości.

Z różnych stron świata ciągnęli Polacy, by spieszyć pod sztandary Wojska Polskiego. Emigracja bierze udział w pokroju pożyczki „Odrodzenia“, łącząc niejednokrotnie oszczędności stanowiące dorobek całego życia. Liczne zwłaszcza dowody swego patriotyzmu skła-

da emigracja polska ze Stanów Zjednoczonych Ameryki Północnej.

I od tej chwili stosunek naszego emigranta do Polski stał się zupełnie inny. Do poczucia przynależności narodowej przybyła mocna więź: własna państwowość! Na „rue“ francuskiej czy „street“ amerykańskiej znajdował się na iron-tonie jednego z domów Orzeł Polski, a gdy przekroczyło się bramę tego domu, stawało się oko w oko z przedstawicielem Najjaśniejszej Rzeczypospolitej! Wszędzie, w Bytomiu i w Bukareszcie, w Rydze i w Kopenhadze, w Lille i w Buffalo, w Charbinie i w Rio de Janeiro był „eksterytorjalny“ splachć ziemi, choćby kilka pokoi tylko — i tam promieniowała Ojczyzna, tam była — Polska.

Jednak wciąż jeszcze kontakt tych 8.000.000 Polaków do Macierzy był pozbawiony stałych i silnych podstaw organizacyjnych. Ba, co więcej, był często bardzo wątpliwej wartości. Bo dookoła rzeszy emigranckiej żerował często, egoizm spekulanta, wyzyskiwacza ludzi, nieznających języka obcego, nieobeznanych z lokalnymi stosunkami.

Wszak już tu, w Polsce, emigrant zarobkowy dostawał się częstokroć w ręce rekina; agenta cudzoziemskiego, który go niemiłosiernie wyzyskiwał. A cóż dopiero w piekle europejskich portów, na obcych okrętach, wreszcie w pobliżu zimnych gmachów fabrycznych na obczyźnie? Była wprawdzie tam, wśród obcych, akcja filantropijna, rozsnuwana przez ludzi dobrej woli, były schroniska i przytulki dla nieszczęśliwych, były i szkoły dla dzieci i szpitale dla chorych. Ale ileż, mimo to, naszych Maryś i Jaśków wiejskich, iluż robotniczy i robotnic marnowało się w obcym środowisku! Iluż ciułało latami grosz do grosza, by potem paść ofiarą hien, wężących za łatwą zdobyczą, iluż padało ofiarą hochsztaplerstwa!

Wiemy, jak piękne były wysiłki naszej emigracji, zmierzające do zorganizowania się. Wiemy, jak ożywczo i krzepiąco oddziaływało na to środowiska wszystko, co jest następstwem **stwowego narastania wpływów Polaki** pomajowej, Jak cud Gdyni, gigantyczne tempo rozwoju naszej żegluga, otwarcie „okna na świat“, umożliwienie osobiste-

go kontaktu pionierów uzdrowienia naszego samopoczucia wychodźstwa z masami emigranckimi na świecie — jak to wszystko dodatnio podziaływało w ostatnich latach. Powstaje Rada Organizacyjna Polaków z Zagranicy, zbiera się w stolicy Polski pierwszy kongres, nawiązują się coraz liczniejsze kontakty i duchowe i materialne; na tem podłożu coraz silniejsza więź organizacyjna obejmuje wciąż liczniejsze ośrodki emigracji. Krystalizuje się coraz bardziej program i społeczny i gospodarczy, i kulturalny, i oświatowy. Niema wreszcie już kąta na świecie, w którymby żyli Polacy, a nie byli wciągnięci w orbitę organizacji.

I oto wreszcie dojrzeła wielkie dzieło; powstaje Światowy Związek Polaków. Przekreślony zostaje okres rozproszenia, zlikwidowane odrebności, atomizacja. Rozpoczyna się okres światowej zorganizowanej, programowej współpracy: Macierzy z wychodźstwem, ośmiu milionów Polaków poza krajem z wolnem i silnem państwem.

Chwila wielka i dzieło szczytne.

Alfred Schorr

Rozprawa o czynie^{*)}

Najwięksi nawet — doniedawna — optymiści dziś przyznać — niestety — muszą, że fala chamstwa zalewa nas z wzrastającą siłą i gwałtownością. Nie tu miejsce na analizę tego stanu rzeczy. Na jedno tylko pragnę zwrócić uwagę: na **indolencję i kwietyzm** tych, którzy zwartym murem stanąć winni w obronie kultury i godności ludzkiej. Rzecz charakterystyczna: męty, szumowiny społeczne, półanalfabeci zrzeszają się, organizują i, tworząc przez skuteczną propagandę siłę polityczną, uzyskują wpływ na całokształt życia społecznego, a najlepsi „najgodniejsi” (aristoi) odgradzają się od potworności życia publicznego z wstrętem i obrzydzeniem. Wytłumaczyć to można — nigdy usprawiedliwić! Psychologicznie jasne jest stanowisko tych, dla których demagogia, podłość, intrygi i t. d. są tak wstrętne, że nawet wkroczenie w tę dziedzinę dla oczyszczenia atmosfery — wydaje się niemożliwością, wymagającą przezwyciężenia na tury. A jednak musi się dla wielkich celów ponieść dotkliwe nawet ofiary, wszak: res nostra, humana agitur! Ofensywę przeciwko barbarzyństwu musi się rozpocząć jaknajrychlej ze zdwojoną energią!

Takim skromnym coprawda i odosobnionym narazie — objawem zdrowego „odruchu” społeczeństwa wydaje mi się podjęcie wydawnictwa „Biblioteki Filozoficznej” przez grono ludzi, skupionych w Polskim Tow. Filozoficznym we Lwowie. Inicjatywa ta tembardziej godna uznania, im większe trudności i zawady wysuwa szerzenie wiedzy rzetelnej w sposób **przystępny** w naszych warunkach. Estetycznie wydane (niezwykle staranna korekta), niewielkie (2—3 ark.) tomiki są dostępne dla każdego (60 gr.). Dotychczas ukazało się 6 pozycji: Platona „Eutyfron” w przekładzie Witwickiego, Struve’go: O „najwyższej zasadzie postępowania etycznego”, Twardowskiego: „O t. zw. prawdach względnych”, Witwickiego: „Analiza psychologiczna ambicji”, Łukasiewicza: „O nauce” i Kotarbińskiego: „Czyn”.

Widać więc, że redakcja B. F. dba o dobór takich rozpraw, które poruszają zagadnienia ściśle związane z t. zw. życiem praktycznym. Już same tytuły rozpraw Struve’go czy Witwickiego, jak i wiecznie aktualny „boski” Plato, świadczą o tem najdobitniej. Przedewszystkiem jednakże rozprawa Kotarbińskiego, która odznacza się niezwykłą bezpośredniością wypływającą z uchwycenia na gorąco sporego wycinka życia i ujęcia go w karby nauki.

Dwa to są rodzaje twórczości filozoficznej. Pierwszy — takiej,

która z książek podnieję czerpie i inny — tej, której życie wysuwa zagadnienia. (Nie znaczy to, oczywiście, że przedstawiciele drugiego rodzaju twórczości gardzą książką jako przekąznikiem wiedzy „dobrze zdobytej”).

Tadeusz Kotarbiński, obecnie profesor uniwersytetu warszawskiego, już w pierwszej obszerniejszej swej książce (Szkice praktyczne, 1913) ukazał się od strony właściwego mu temperamentu twórczego. Obok prac z teorii poznania i metodologii, autor „utilitaryzmu w etyce Mill’a i Spencera” dał kilka rozpraw konstrukcyjnych z teorii działania, drukowanych w „Przeglądzie filozoficznym” tak, że ostatnio wydana monografia „Czyn” jest dalszem cennym ogniwem pokaźnego już szeregu. Rozprawa ta, pisana bez balastu przypisków i „taniej” erudycji, własnie prostotą najdobitniej uwydatnia swą wysoką „klasę” naukową.

„Czyn” możnaby rozpatrzeć z punktu widzenia socjologicznego. Jako ilustrację wpływu aktualnych tendencji społecznych na autora, wpływu, ujawniającego się już w samym wyborze tematu. Współczesny kult irracjonalizmu, instynktów (psychoanaliza) siłą swego naporu wyrzył widoczne ślady na całej twórczości kulturalnej. Ogromnie znamienne jest tu wysuwanie na pierwszy plan uczucia, z zepchnięciem intelektu na dalsze pozycje, uczucia jako dominanty życia psychicznego. W uczuciu — powiadają — należy szukać źródła naszego postępowania, zachowania się i t. d.

Charakterystyczne również dla współczesności przesunięcie się na tory czynu raczej, niż myśli, działania, niż kontemplacji, z konieczności wywołało potrzebę zajęcia się także i w sposób naukowy takimi zagadnieniami, jak co to jest czyn, jakie są jego możliwości, warunki, konsekwencje i t. d.

Próbie odpowiedzi na te pytania podjął tak bardzo kompetentny — jak już zaznaczyliśmy — prof. Kotarbiński.

Jeden z profesorów wyraził się raz w rozmowie ze mną bardzo trafnie i plastycznie o Kotarbińskim: „Świetnie wybija z głowy ćwieki”. Rys ten, charakterystyczny poniekąd dla całej t. zw. szkoły lwowskiej (Twardowskie go), z której K. wyszedł, występuje u niego szczególnie wyraźnie i dobitnie. Jego trzeźwy, jasny, helleniski — rzechy się chciało — umysł, zaprawiany na Arystotelesie, którego K. — nawiasem — jest doskonałym znawcą — umysł ten przecina i wymiata wszelkie płataniny, męty, mistycyzm — metafizyczne spekulacje, pozorne i złe postawione zagadnienia z subtelnością i precyzją śmiało i dokładnie tnącego skalpela. A oprócz tego dysponuje K. językiem ścisłym — bez zbytej pedanterji, mogącym służyć jako wzór stylu nau-

kowego. Victor Cousin powiedział gdzieś: La science c’est la langue bien composée. Ta tendencja, uwydatniająca się m. in. w rozwoju semazjologii (albo semantyki, nauki o znaczeniowej stronie języka), znajduje w K. świetnego przedstawiciela. Jego „Czyn” jest znakomitym tego dowodem.

Rozpinając siatkę terminologiczną, wyjaśniając w subtelnych analizach i dystynkcjach, K. uczy o rzeczach — swobodnie, niepostrzeżenie, zdawałoby się — „przemycia” wiedzę, snując tok wywodów interesujący i barwnie. A jak mistrzowsko umie K. prostować utarte, zakorzenione zapatrywania! Jest to szczególnym urokiem prac Kotarbińskiego, że oryginalność myśli łączy z prostotą ujęcia, z przystępnością wykładu. Omawiając antytezę czynu i słowa wyjaśnia autor, że i „mówione... samo jest procesem sprawczym, samo jest pewną akcją”. Podobnie brak zaś adności antytezie czynu i myśli. A choć myślenie to również „po stać czynu, nie zaś jego biegun przeciwny”, to jednak „niepodobna myśliciela za to właśnie, że jest takim, nazwać „człowiekiem czynu”. To bowiem miano wiąże się z pewną **supremacją zachowania się czynnego na zewnątrz**. Czyn definiuje autor jako zachowanie się świadome, celowe i wyraźnie umyślne.

Interesująco szkicuje K. strukturę czynu elementarnego i złożonego. Godne tu szczególnie podkreślenia wyróżnienie wśród dzieł — grupy takich, które osiągnięto **bezwiednie, wbrew intencjom**. Przydatne to zwłaszcza dla teorii prawa karnego w konstrukcji czynów przez zaniechanie. Dla socjologii zaś ważne jest określenie czynów zbiorowych złożonych, związanych z tem rystynkcyj. (Walka ciekawie ujęta jako sui generis **kooperacja**). Autor ruguje wiele mętnych koncepcyj „socjologicznych”.

Definicja pracy wydaje mi się za wąska. Czyżby praca zawsze była — „układ (em) czynów, w którym przeważają czyny o charakterze udręki”? Czyż praca wtedy, kiedy jest „twórczością”, nie jest największą radością życia? Czyż mało entuzjastów pracy, do której mają zdolności i zamiłowanie? A z drugiej strony czyż nie tkwi zdrowe ziarno w paradoksie: bezczynność jest największą pracą?

Niesposób w krótkim artykule bodaj napomknąć — nie oto też szło — o ogromnem bogactwie myśli autora, podanych w sposób szkicowy i skondensowany. Zacytuje jeszcze tylko dwa ustępy:

„Celów do wyboru jest bezmiar; nie obierajmyż zatem takich celów, dla których byłoby koniecznem tracić to, co od tychże celów cenniejsze”.

Wartość tego wskazania ograniczona jest naturalnie: o ile można przewidzieć to, co trzeba być

dzie stracić. Jeśli się tylko względni czynniki heterogeniczne (zewnętrzne), wpływające na nasze działania i dzieła, iluzorycznie rady staje się jeszcze widoczniejsza. Czyż bowiem obierając jakiś cel odległy w czasie możemy przewidzieć z dokładnością „inżynierską” wszystkie środki i możliwości ich realizacji? Wszak nieraz nie można przewidzieć, czy warunki obiektywne lub subiektywne się nie zmienią, czy nie będą inne, niż w chwili obrania celu.

Subtelna ironja tchnie uwaga: „Ludziom... uczciwym potrzebna jest znajomość wszelkich skutecznych metod działania, choćby dlatego, że w walce z nimi (scil. uczciwymi) mogą ich używać ludzie nieuczciwi”. Mądre i głębokie słowa, dodać trzeba tylko (a zdaje mi się przede wszystkim): a także oprócz

znajomości metod działania — rozwinięcie aktywności.

Omawiając monografię Kotarbińskiego nie wolno zapominać, że autor jest pionierem propagowanej przezeń prakseologii: (ogólnej teorii i działalności działania, str. 27) i idąc po terenie ogromnie trudnym i w znacznej mierze dziewiczym nie mógł dać pracy zupełnie wolnej od usterek. Ale jeśli zważymy, że nie o „system” tu szło, lecz o filozofowanie, nie a autorytatywne wypowiedzi, lecz wskazanie zagadnień, wytknięcie wątpliwości, pobudzenie siebie i drugich do dalszej pracy, wtedy zrozumimy, na czem polega wartość „Czynu”. I choć nad zagadnieniami teorii czynu długo jeszcze wypadnie się namozolić, to jednak monografia omawiana pozostanie tu wydatną pozycją, a każdy inteligentny czytelnik przeczytają z dużą satysfakcją.

*) Tadeusz Kotarbiński: Czyn. Pol. Tow. Filozof., Skł. gł. Książnica Atlas, Lwów, 1934.

Repertuar teatrów

TEATR WIELKI:

Eros i Psyche" Różyckiego z Fedyczkowską, Grudzińską, Mayem i in.

Teatr NARODOWY:

"Ludwik XI" Delavigne'a z Węgrzy nem w roli głównej.

Teatr POLSKI:

"Sen nocy letniej" Szekspira.

Reżyserja Schillera z Żabczyńską, Kurnakowiczem, Dymszą, Kondratem i in.

Teatr MAŁY:

"Taniec" Grubińskiego z Samborskim, Grabowskim i in.

Teatr LETNI:

"Człowiek, który nie pije" W. Rapackiego.

W rol. gł. Znicz, Różycki, Łapiński i in.

Teatr NOWY:

"Egipska pszenica" Pawlikowskiej z Gorczyńską, Dulębianką i Warnickim.

Teatr AKTORA:

"Moralność pani Dulskiej".

Teatr KAMERALNY:

"Kochankowie" Grubińskiego (ostatnie dni). Wkrótce "Sygnały" E. Szemburg.

Teatr ATENEUM:

"Ułani ks. Józefa" o 18-tej oraz "Pani X" o godz. 20.15.

STARA BANDA:

"W starym piecu djabeł pali".

STUD. MEDYCYNY U. W.

poszukuje lekcji historii, polskiego, fizyki w zakresie ośmiu klas. Dzwonić od poniedziałku między 12 — 2 tel. 11.27.47.

WDOWA, nieszczęśliwa, zupełnie bez środków utrzymania prosi Szan. Czytelników o pomoc, któraby umożliwiła jej egzystencję. Łaskawe ofiary do „Opinji” Chłodna 8, dla „a”.

SPROSTOWANIE.

W rubryce „Z tygodnia na tydzień” w poprzednim numerze „Opinji” zaszła przykra omyłka. Pierwszy artykuł p. t. „Bojaźliwość i podejrzliwość” kończy się słowami „rektor stołecznego uniwersytetu”, cały natomiast ustęp od słów „Oto jest zasada ogólna” aż do końca należy do następnego artykułu p. t. „Sprzeczności pozorne”.

Krótkie Fale

Diatermia, Sollux.

Lampa kwarcowa, elektryzacja.

Dr. M. ORŁOWSKI

Rentgenolog.

Graniczna 6, tel. 524-65.

WCZESNE ROZPOZNAWANIE

CIAŻY Z MOCZU

metoda Aschheima-Zondeka lub modyf. Friedmana

PRACOWNIA ANALIZ LEKARSKICH

Dra chem. E. Prosa, Rymarska 14

Dr. med.

H. Szpidbaum

Choroby wewnętrzne

Prześwietlenie serca, płuc.

Kapucyńska 17. Telef. 536-77.

Dr. med. M. KATZ

CHOROBY OCZU

przyjmuje codziennie w godz. 8—10 rano i od 7—8 wieczór.

Warszawa. Nowolipki 27
telef. 11.73-77.

Dr. med. Filip Stern

specjalista chor. wewnętrznych
Dzielną 11 m. 2. Tel. 12.11-59.

przyjmuje w godz. 5 — 8.

LEKARZ-DENTYSTA

i technik dentystyczny

F. HELLER

Warszawa Miła 35, m. 6

tel. 11-52-89

przyjmuje niezamożnych bezpłatnie codziennie od 9 — 11 rano, prócz sobót.

Dr. med. S. Wajntraub

choroby SKÓRNE-WENERYCZNE
ANALIZY

Leszno 66. Telef. 11.10-47

Przyjęcia w godz. 8 — 10; 16 — 20



Znakomite mydło

Żądać wszędzie

OTWOCK, Pensjonat

„Polonia-Palace”

OTWOCK, Warszawska 4, tel. 33

w Warszawie, tel. 11-18-13 i 11.96.83.

PENSJONAT

F. RYPPA, OTWOCK,

Nickiewicza 11

Tel. 139

Najlepsza okolica, komfortowe urządzenie, w każdym pokoju bieżąca woda gorąca i zimna. Zdrowe i smaczne posiłki. Ceny przystępne

CASINO

N. Świat 50

pocz. 4, 6, 8 i 10

w niedzielę początek o 12

Karnawał i miłość

w roli gł. HERMAN THIMIG
oraz uroczą LIEN DEYERS

Kino FAMA

Przełazd 9

Uciekinierzy

oraz

Pieśniarz Warszawy

FILHARMONJA

ESKIMO

Romans kochanków północnych

Kino F O R U M

ul. Nowiniarska 14

Ostatni Ataman

Anienkow

Kino Dźwiękowe PROMIEN

Dzielną 1 Ceny od 40 gr

Fantomas

oraz

Maharadża

RIVIERA

Najtańsze kino dźwiękowe. Leszno 2.

Najlepszy i najnowszy arcy-film Z. S. R. R. produkcji Sojuzkino.

RATOWANIE i KATASTROFA Czeluski

UCIECHA

ZŁOTA 72

Pocz. 6, 8 i 10

I cóż dalej szary człowieku

Varieté-Kino (Cyrk)

Jego ekselencja

subjekt

i rewja

Z papryką

wy nie jest istotny ani pogiębienia i określania formalnych wartości dzieła sztuki i jako czynnik natury psychologicznej znajduje się poza sferą zagadnień plastyki, która jest już tylko konkretnym rezultatem szeregu duchowych i fizycznych procesów kształtujących wizję artysty. Zresztą jakiegokolwiek rozważania na ten temat są bezprzedmiotowe wobec niezwykle niskiego poziomu wystawy, skompletowanej z prac najzupełniej jałowych, najmniej charakterystycznych dla twórczości „kobiecy”. Nieobecność wybitnych artystek niebawem chaos, olbrzymia ilość niewątpliwych knotów, wreszcie brak choćby najbardziej elementarnego kryterium w doborze eksponatów —

Cena tylko 2 zł.
(zamiast poprzedniej ceny 3,30 zł.)

Obecna zniżona cena umożliwia każdemu nabyć nowowydany oryginalny samouczek hebrajski A. BENURY'EGO

JĘZYK HEBRAJSKI

DLA WSZYSTKICH

Wymowa sefardyjska (obok tekstu hebrajskiego). Akcent. Bogaty i pouczający materiał. Słownik hebrajsko-polski (3.000 wyrazów) z uwagami gramatycznymi, wymową sefardyjską i akcentem. B. praktyczny do nauki indywid. jak i grupowej. Słowniczek arabsko-hebrajsko-polski. ■ Żądajcie prospektów! Cena wraz z przesyłką 2.25 zł.

B. BIAŁYKAMIEN, Warszawa, Bonifraterska 9. ■ P. K. O. 28.041

rozwikłany, gdy Krzepkowski dowiaduje się, że Soter nie jest jego synem, i w ten sposób miłości zakochanej pary nic już nie stoi na przeszkodzie.

Ta cała zawikłana i sztuczna tragedia małżeńska ma dowiesć kłamli-

mocjonalnych i dlatego Krzepkowski zginął od miecza, którym wojował. Natura przecież, którą zawsze wzywał, jako swą wielką sojuszniczkę, położyła go na obie łopatki, a dopomogła Rucie do walnego zwycięstwa. Przeistawienie w kameralnej reży-

derosona zapewnia temu teatrowi odpowiedni poziom literacki. W istocie nawet wybredny i zblazowany widz chętnie pójdzie do „Araratu”, który tak dodatnio odróżnia się od szmiry teatralnej, z jaką niestety zbyt często spotykamy się na scenie żydowskiej. Broderson ma wielkie ambicje

Baby Harryson, dotrzymuje mu kroku pod każdym względem. Pieśń sentymentalną umiejętnie i wdzięcznie reprezentuje Tauber... (Tauberowa? Tauberówna?, bo tego program nie wyjaśnia. A w języku polskim jest zwyczaj dodawanie odpowiedniej końcówki. Proszę o tem pamiętać). Ozdo-

uwagę na pewne, typowe wady, charakterystyczne (niestety) większość aktorstwa żydowskiego.

1) Aktor żydowski za dużo zwraca uwagi na mimikę, za mało na dykcję. Czysta, zupełnie jasna dykcja to uniikat na scenie żydowskiej. A przecież to pierwszy warunek artysty sceni-

METODA SAMOKSZTAŁCENIA

Na marginesie otwarcia Powszechnego Uniwersytetu im. Stefana Żeromskiego

We wtorek po 3-letniej przerwie rozpoczął na nowo swą działalność Uniwersytet Powszechny im. St. Żeromskiego w Poznaniu. Uczestnicząc w tej uroczystości otwarcia kursów, przypominam sobie chwilę otwarcia Uniwersytetu Poznańskiego w 1919 roku oraz osobę ówczesnego ministra oświaty prof. Jana Łukasiewicza. On to uświadomił mi, który uczęszczałem do szkół zabórzych na niższym i średnim stopniu nauczania, mnie, który jednak kulturalnie jestem Polakiem, myślę i śnię po polsku, nie nadziewam polskich zdań frazeologią niemiecką — jak to łaciną nadziewali język Polacy w okresie makaronizmu — o istnieniu jednej tylko metody nauczania. Ktokolwiek zabiera się do nauczania drugich osób, chętnych ku temu, niech za 60 groszy kupi rozprawę prof. Jana Łukasiewicza, wydaną jako nr. 5 Biblioteki Filozoficznej przez Polskie Tow. Filozoficzne we Lwowie. To jest najdoskonalszy przewodnik dla chętnych wiedzy, a nie mogących uczęszczać na wykłady do Uniwersytetu Powszechnego. Bo nie ulega wątpliwości, że w Poznaniu jest więcej osób niż tych 350 zapisanych na wspomniany kurs, które pragnęłyby doszkalać się systematycznie.

Prof. Jan Łukasiewicz obala pogląd, jakoby podręcznik lub encyklopedia były najdoskonalszą formą budowy wiedzy. Są one ważne dla systematyzowania wiedzy w celach praktycznych. Ale o wiele cenniejsze są monografie wielkich twórców naukowych, które należy traktować tak samo indywidualnie jak arcydzieła sztuki lub poezji.

Co sprawiło, że kilkanaście lat nauczania po niemiecku spłynęło po mnie, nie zostawiając względnie dużego śladu, natomiast niezatarta się znajomość literatury i historii, zdobyta poza szkołą? Sprawilo to żywe zetknięcie się z literaturą polską, przez wsłuchiwanie się w wiersz Mickiewicza, Fredry czy Wyspiańskiego, deklamowany przez najwybitniejszych artystów polskich na scenie Teatru Polskiego. Gdybym literaturę polską znał tak jak niemiecką ze skrótów, streszczeń, podręczników, nie włożyłaby się ona tak głęboko w pamięć.

Historja przemawiała do nas w powieściach Kraszewskiego, a przede wszystkim Sienkiewicza.

Na wyobrażenie działały obrazy Matejki. 1899 r. Bolesław Prus, zwolennik pracy organicznej, bojąc się, że rozpętany w Warszawie przez Wincentego Lutosławskiego ruch umysłowy, ów głód zagadnień metafizycznych, wypaczy naród (!), zapytał: Czy Mickiewicz lub Matejko pomogli

Poznańczykom do walki z hakatą?

— Oczywiście — odparł Lutosławski — bo gdyby woleli Goethego lub Mencla nie byłoby walki Prusaków z Polakami.

Istotnie pomagał nam nie tylko poeta i malarz, pomagał muzyk: Moniuszko, Chopin i tu Poznańczyków przekradając się za czasów zabórzych do Krakowa, wchłaniało w siebie promienie kultury polskiej w galeriach obrazów, w muzeach, teatrach, na koncertach. Kto to przeżył, nie zapomni doraźać pokoleniom, żeby korzystały z teatrów, koncertów, wystaw sztuki, wykładów naukowców. To są drogi nabywania kultury.

Wielu za młodu przez szkołę starannie przygotowanych na konsumentów twórczości kulturalnej życie łamie ekonomicznie. Inni, którzy ciężką mieli młodość i niedostateczne przygotowanie, zdobyli niezależność materialną. Chcieliby przyswoić sobie wiedzę. Uniwersytety powszechne mogą im to ułatwić.

Ostatnio mówi się w Poznaniu dużo o wybujałej ambicji Wielkopolan. We wspomnianej Bibliotece Filozoficznej jako nr. 4 wydano pracę znakomitego tłumacza Platona prof. Wł. Witwickiego p. t. Analiza psychologiczna ambicji. Czytamy tam m. in. „ambitny ceni ludzkie uznanie, pochwałę, dobrą opinię, sławę, i pewne sądy ludzkie. ...przyjemność mu sprawia stwierdzenie tego, że ludzie wiedzą o jego niezależności, równości, wyższości, a drażni go, gdy się przekonywa, że ludzie nie wiedzą o tych jego przymiotach”. Z niezwykle interesującej treści tej broszury 60 groszowej zanotujemy jeszcze jedno zdanie: „wysoko postawieni urzędnicy nie znoszą niezwykle ambitnych podwładnych”.

W radzie miejskiej, czy w organizacjach b. wojskowych i w ogóle w organizacjach mówi się, że „ktoś kogoś postawił przed czyn dokonany”. Warszawski filozof prof. Tadeusz Kotarbiński omawia to i podobne zagadnienia w broszurze 60 groszowej p. t. Czyn (nr. 6 Biblioteki Filozoficznej). Wielu ludzi słysząc wyraz filozofja, niesłusznie przeraża się, odstręcza i przewiduje nudy. Prawdziwy filozof nudny nigdy nie jest. Jego praca podobna jest do inżynierskiej, która, wierząc tunele skracając drogi, kopiąc kanały, osusza błota.

Stuszenie wspominał p. dr. St. Pappée w swym przemówieniu inauguracyjnym o filozofie poznańskim Libelcie.

Kto bowiem przeczytał rozprawę Libelta O miłości ojczyzny, O odwadze cywilnej, O wychowaniu ludów, ten poprzez rozlewisko sądów partyjnych znajdzie prostą drogę do

zrozumienia i zamachu majowego i osądzenia b. postów w Brześciu. Jest bardzo charakterystyczne, że wspomniane rozprawy poznańskiego filozofa były przedrukowywane we Lwowie, Złoczowie i Warszawie, tylko Poznań przestał się interesować Libeltem.

Jest to wina jednostronnego systemu szkolnego, któremu społeczeństwo wielkopolskie poddawały Prusy; wbijano w mózg cyfry, fakty, formułki, nakazywano ślepy posłuch dla rozkazu, zaniedbując wychowanie moralne. — Poznańska prasa opozycyjna jak papuga wyrzuca co pewien czas wyraz: etyka. Dla sprawdzenia, jak mało w istocie prasa opozycyjna wie i rozumie etyce, zaleca się przeczytać Henryka Strugwego: O najwyższej zasadzie postępowania etycznego.

Ostatnio „Orędownik”, brukowa odbitka opozycyjnego „Kurjera Poznańskiego” zainteresował się postawą „Przeglądu Codziennego” wobec prof. Jakubskiego, który jako prezes zarządu okręgowego Związku Legionistów wypowiedział cierpki sąd polityczny o Poznaniu. I tu nasręcza się pedagogowi sposobność zwrócenia uwagi na 60 groszową broszurę prof. Kazimierza Twardowskiego p. t.: O tak zwanych prawdach względnych (Biblioteka filozoficzna nr. 3). Zwracamy uwagę na następujące zdania: „Mowa ludzka służy bowiem w pierwszym rzędzie czysto praktycznemu celowi wzajemnego porozumienia się i usiłuje ten cel osiągnąć środkami jak najprostszymi. Wskutek tego ograniczamy się w naszych powiedzeniach do minimum wyrazów, przy pomocy których nasz sąd staje się dla otoczenia zrozumiałym, i tym samym, że okoliczności, wśród których wypowiada my sąd, wykluczają nieporozumienia, mogące powstać z niezupełnie wyczerpującego czyli tzw. eliptycznego sposobu wypowiadania sądu”.

Redaktor „Przeglądu Codziennego” zna światopogląd prof. Jakubskiego, wyrażony w książce podróżniczej, p. t.: „W krainach słońca”. Słuchał dalej z zainteresowaniem wywodów prof. Jakubskiego w kole poznańskich legionistów o wpływie Libelta na wychowanie członków Związku Walki Czynnej i o drogach wpływu Poznańczyków na kształtowanie się umysłowości Marszałka Piłsudskiego. Inne przesłanki podsuwa wnioskom prof. Jakubskiego opozycyjny dziennik, a inne prasa prorządowa. Nie trudno odgadnąć, jaką rolę przy tem gra nieznajomość praw rozumowania i zła wola.

Ze złej woli wypływają przeważnie oskarżenia wzajemne w prasie o gorszeniu czytelników. Na wykładach Uniwersytetu Powszechnego można całkiem obiektywnie roztrząsać pytanie, czy prasa sensacyjna typu np. „Tajnego Detektywa” gorszy społeczeństwo, zwłaszcza młodzież. Jako podstawę można wziąć dialog Platona p. t. Eutyfron (Biblioteczka Filozoficzna nr. 1). Jak w Chełmie żelazna miara w zewnętrznych murze ratusza osadzona, przez wieki była wzorem dla kupców sukna i płócien, tak wspomniany dialog platoński, przyjęty jest wśród cywilizowanych ludów zachodu jako sposób na zdemaskowanie lotrzyków, żerujących na instynktach i uczuciach najszlachetniejszych.

Uniwersytet Powszechny im. St. Żeromskiego w Poznaniu będzie się rozwijał, jeśli śladem swego patrona nie uleknę się tematów aktualnych, drażliwych. Ludzkość robiłaby daleko większe postępy, gdyby już dzieciom nie podwazywano mózgów gadaniem: „Nie osoby traktuje się jak niemowlęta. To za mądre na twój wiek, tego dowiesz się w klasach wyższych”. Gorzej jest, gdy dorośli zabijają rozwój kultury. A. P. B.

OHYDNE ŚWIĘTOKRADZTWO

Rabusie zbezczescili tabernakulum z komunikantami

Wyrzysk, 17 października.

Mieszkańcy spokojnej wsi Dębno (pow. wyrzyski) poruszeni zostali w dniu dzisiejszym wiadomością o świętokradczym włamaniu do kościoła parafialnego.

Ubiegłej nocy świętokradcy włamali się przy pomocy rozbicia drzwi wejściowych do kościoła, poczem rozbili wszystkie skarbonki zabierając z nich ofiarowane przez parafjan na cele kościoła pieniądze.

Lup ten nie wystarczył złodziejom, gdyż rozbili przy pomocy siekiery tabernakulum, w którym znajdowały się komunikanty. Te ostatnie wyrzucili na podłogę, dopuszczając się tem samem ohydnych zbezczesczenia.

Po zrabowaniu pozłacanych kielichów i złotej puszek, świętokradcy skradli jeszcze większą ilość bielizny kościelnej oraz wycieli z kap drogocenne hafty brukselskie. Straty, jakie powstały wynoszą blisko 4 tys. złotych.

Zawiadomiona o kradzieży policja przybyła na miejsce zbrodni wraz z psem policyjnym. Wstępne dochodzenia ustaliły, że świętokradztwa dokonali zawodowi włamywacze — fachowcy. Niestety wszelkie usiłowania, by wpaść na trop przestępców przy pomocy psa policyjnego spełzły na niczem, ponieważ deszcz zatart ślady świętokradców.

Ohydna zbrodnia wywołała w całej okolicy wielkie wzburzenie. (a)

PRZEGŁAD CODZIENNY

Nr. 287

PONADPARTYJNY ORGAN NIEZALEŻNY

Rok II

Okrucieństwa powstańców w Asturji

W ohydny sposób pastwiono się nad duchowieństwem i zakonnikami

Madryt, 17. 10. — Dzienniki prawicowe przynoszą szczegółowe opisy obrazujące okrucieństwo powstańców w miejscowościach, gdzie im się chwilowo udało opanować sytuację, a więc szczególnie w Asturji.

Jedno z pism przedstawia w swym opisie ohydne zbrodnie powstańców w miejscowości Sude Langreo, w której rewolucyjni grasowali mordując z niespotykanym okrucieństwem starców, kobiety i dzieci. W szczególności ohydny

sposób pastwiono się nad duchowieństwem i zakonnikami. Te ostatnie wywlekano z klasztorów i bawiąc się nieszczęśliwymi publicznie, wyszydzano ich czystość poczem mordowano je, pastwiąc się nad nimi z wyrafinowanym okrucieństwem.

Dzienniki prawicowe nawołują do szczegółowego przedstawiania wszystkich tego rodzaju okrucieństw marksistowskich elementów, aby wykazać nieświadomym co ich czekało w ra-

zie zwycięstwa bolszewizmu i zatriumfowania chaosu.

Dzienniki podkreślają, że wszelkie kary na jakie skazani mogą być ci zbrodniarze nawet w części nie zdolne są pomścić krzywd, jakie wyrządzano i jedynie Bóg może ich skarać odpowiednio za wszystkie te podłości. (r.)

Katastrofa przy przewożeniu filmu przedstawiającego mord w Marsylii

Nowy Jork, 17. 10. Jedno z towarzyszy filmowych wyszło naprzeciwko parowca „Waszyngton” znajdującego się o 900 klm od Nowego Jorku hydroplan, który miał odebrać taśmy filmowe, przedstawiające zamordowanie króla Aleksandra w Marsylii. Przy próbie wodowania obok parowca hydroplan skapotował i wszyscy znajdujący się w nim wpadli do wody. Z 5 osób 4 zostało uratowane, mechanik utonął. (r.)

B. Min. Kwiatkowski

PRZYJEŻDŻA NA INAUGURACJĘ W. S. H.

W sobotę, dnia 20 października 1934 r. odbędzie się o godz. 6-tej popołudniu w Auli Wyższej Szkoły Handlowej inauguracja nowego roku akademickiego. Program inauguracji: 1) Przemówienie Dyrektora W. S. H. Dr. Peretiatkowicza. 2) Odczyt b. Ministra E. Kwiatkowskiego na temat: „Nowe zjawiska w podstaw współczesnego życia gospodarczego”. 3) Orkiestra akademicka W. S. H.

ZAGROZIŁ ŚMIERCIA SYNOWI FORDA

žadając okupu w wysokości 5000 dolarów

Detroit (PAT) Aresztowano niejakiego Edwarda Lickwaia, który napisał do Henryka Fordy list, domagając się sumy 5.000 dolarów. W przeciwnym razie groził on śmiercią jedynego

syna Henryka Forda. Aresztowany przyznał się podczas śledztwa policji do stawianych mu zarzutów.

ZATRUTA WODA W STUDNI

10 osób zachorowało

Środa, 17 października.

Wczoraj wśród mieszkańców wioski Dębicz w pow. średzkim rozeszła się wieść o nagłym zachorowaniu 10 osób po spożyciu zatrutej bakcylami wody z zanieczyszczonej studni. Do cho-

rych zawezwano lekarza, który stwierdził u chorych tyfus brzuszny. Celem zapobieżenia dalszemu rozszerzeniu się choroby lekarz powiatowy wydał odpowiednie zarządzenie, przewożąc jednocześnie chorych do szpitala. (ach)

Przed pogrzebem króla Jugostawji

2 tys. wieńców i 300 tys. telegramów

400 tysięcy ludzi składa hołd zmarłemu u jego trumny

Beograd, 17. 10. — W przededniu uroczystości pogrzebowych ku czci zamordowanego króla Aleksandra I Zjednoczyciela, stolica Jugostawji przybrała niezwykle poważny nastrojowy wygląd. Z wszystkich okien zwieszają się pokryte krepą chorągwie. Część okien zasłonięta jest czarnymi storami. Okna wystawowe przybrane są obrazami i krepą.

Na ulicach, pomimo, że przez cały dzień pada deszczyk — mija się różnobarwny tłum w kolorowych zawojach, fezach, chustach i sukmanach.

Wśród tłumu tego widać Turków, Greków, pielgrzymów do Mekki w białych chustach, Bośniaków w krwawo - czerwonych turbanach, potudniowych Serbów z szerokimi bogato haftowanymi szarfami i wielu, wielu innych. Od pałacu w którym złożone i wystawione są zwłoki króla Aleksandra ciągnie się długa na parę kilometrów slegająca aż na przedmieścia kolejka ludzi prag-

nących złożyć hołd i ujrzeć po raz ostatni swego ukochanego króla. W oczach wychodzących z pałacu widać łzy, dowodzące jaką miłością cieszył się zamordowany podstępnie monarcha.

Poza tym kolorowym tłumem widać na ulicach mundury wojskowe przystających przez obce państwa delegacji wojskowych, które grupami maszerują przez miasto.

W starym pałacu, w którym stoi trumna ze zwłokami monarchy większość apartamentów zajętych jest zwożonymi całymi masami wieńcami i kwiatami. Do wieczora (we środę) zniesiono już przeszło 2000 wieńców, wśród których obok wspaniałych wieńców przystających przez przedstawicieli państw zagranicznych widać mniej okazałe, aż do zupełnie skromnych zrobionych tylko z liści a przysyłanych przez mieszkańców małych i najmniejszych wiosek.

Szczególnie zwraca uwagę niezwykle wielka ilość wieńców ciemniowych, które wieśniacy przysyłają swemu królowi jako ostatnie pozdro-

wienie. Mają one być symbolem ciemniejszej drogi iaka bohaterski władca musiał kroczyć w czasie swego panowania. O północy przeniesiona została trumna ze zwłokami króla do katedry grecko katolickiej i tam ustawiona na katafalku.

W Beogradzie znajdują się obecnie prezydent Francji Lebrun, który zamieszkał w starym pałacu oraz król Borys (Bułgaria) i król rumuński Karol. Anglie reprezentuje Książę Jerzy a Italii książę Spoleto.

Reprezentantem Niemiec jest premier pruski Goering a Czechosłowacji premier Malypeter i minister Benesz. Wszystkie państwa Małej Ententy oraz bloku bałkańskiego przysłały swych ministrów spraw zagranicznych i niektóre ministrów wojny.

Do głównego urzędu pocztowego w Beogradzie nadeszło do środy wieczorem 300.000 telegramów kondolencyjnych. Przed trumną ze zwłokami króla przedefilowało do chwili przeniesienia trumny do katedry około 400.000 ludzi. (r.)

NOWE KSIĄŻKI

Tenis — Rene Lacoste — tłumaczył Ernest Wittman. Warszawa, 1934r. Główna Księgarnia Wojskowa — Cena zł. 4,20. W tych dniach ukazała się oddawna przez miłośników sportu tenisowego oczekiwana książka b. mistrza świata Lacoste'a „Tenis“ w tłumaczeniu jednego z czołowych tenisistów polskich Ernesta Wittmana, na kładem Głównej Księgarni Wojskowej.

Książka ta jest niewątpliwie najlepszym z dotychczas wydanych dzieł z zakresu sportu tenisowego. Lacoste był graczem, który nie mając prawie żadnych zdolności potrafił dzięki wytrwalej i pełnej energii pracy nad sobą doprowadzić do szczytów techniki. Jego zwycięstwa w Wimbledonie, Davis - Cupie, o mistrzostwo Ameryki i Australji w latach 1926/27 uczyniły z niego mistrza świata o nieśmiertelnej sławie.

W książce swej, będącej owocem długoletnich doświadczeń, Lacoste z podziwu godną lekkością odsłania najzawilsze tajniki teorii, praktyki i techniki tego pięknego sportu. Omawia on swą praktykę, daje wskazówki ze swej kariery tenisisty jak również przedstawia metody gry innych wybitnych graczy świata. W poszczególnych rozdziałach swej obszernej pracy autor omawia technikę tego sportu, serwis, forhand, bakhand, woleje, loby, smecze, pozycję na korcie, wybór taktyki, serwis i odbicie, ścinanie piłek, walkę, mistrzostwa, gry podwójne wreszcie puchar Davisa.

Nowe wydawnictwo filozoficzne, Zasłużone przez swą długoletnią działalność wydawniczą Polskie Towarzystwo Filozoficzne we Lwowie przystąpiło do wydawania „Biblioteczki Filozoficznej“, aby zaradzić odczuwanemu z wielu stron brakowi łatwo dostępnych publikacji filozoficznych. Brak odpowiedniej lektury filozoficznej utrudnia nauczanie propedeutyki filozoficznej w szkole średniej, daje się dotkliwie odczuwać studentom uniwersytetów i przedstawicielom wykształconego ogółu, którzy interesują się zagadnieniami filozoficznymi. Dostarczając łatwodostępną lekturę filozoficzną wszystkim, którzy jej poszukują, nowe wydawnictwo ma przyczynić się do rozwoju zainteresowania filozoficznego i do krzewienia kultury filozoficznej, będącej tak ważnym dopełnieniem wszelkiego wykształcenia specjalnego, a zarazem niezbędnym pogłębieniem rzetelnego wykształcenia ogólnego. „Biblioteczka Filozoficzna“ składa się z tomików objętości jednego lub dwóch arkuszy, z których każdy jest zamkniętą w sobie całością. Treść jej tworzą przekłady z dzieł dawniejszych i współczesnych przedstawicieli światowej literatury filozoficznej, oryginalne umyślnie dla niej pisane rozprawki polskich autorów oraz przedruki wybitnych prac polskich dawniej ogłoszonych, lecz nie znajdujących się w obiegu księgarskim. Na początek ukazało się 6 tomików, zawierających następujące utwory: Platon, Eutyfron (przekład Wł. Witwickiego); Struve H. O najwyższej zasadzie postępowania etycznego; Twardowski K., O tak zwanych prawdach względnych; Witwicki Wł., Analiza psychologiczna ambicji; Łukasiewicz J., O nauce; Kotarbiński T., Czyn. Cena każdego tomiku wynosi 60 gr. Skład główny w księgarniach S. A. Książnica - Atlas we Lwowie i w Warszawie.

(3735)

OW

artek 6 września 193

Wilno, Zamkowa 2. Telefony: Redakcji
stracja czynna jest od g. 9-ej do 4
l. przyjmuje codziennie od 12 do 1-szej.

odniesieniem
w 4 zł., za-
Nr. 80.259
n-ru 20 gr.

Oplata pocztowa
Redakcja rękopisów
zwraca. Administrac
strzeżeń co do roz

nderza Hiti

mentów destrukcyjnych, lub od o-
graniczonych głupców.

Przechodząc do polityki zagra-
nicznej, orędzie przypomina, że
rząd proklamował wobec całego
świata zasady pokoju i przyjaźni,
nawet w stosunku do tych, którzy
przed 15-tu laty byli wrogami na-
rodu niemieckiego i że Niemcy,
zdając sobie sprawę z następstw
nawet wojny, która mogłaby do-
prowadzić tylko do komunizmu, u-
czynili ze swej strony wszystko

Polacy n

WARSZAWA. Wczoraj w południe
międzynarodowa komisja sportowa ogło-
siła wyniki punktacji 9 samolotów nie-
mieckich i 4 włoskich za próbę rozkła-
dania i składania skrzydeł. Punktacja
tych aparatów zaraz po przeprowadzo-
nych próbach była wniesiona do mię-
dzynarodowej komisji sportowej, która
ostatecznie wyniki te ustaliła jak na-
stępuje:

4 samolotom niemieckim typu
BF-108 lotników Osterkampa, Franc-
kego, Juncka i Brindlingera, którzy
wczoraj wskutek uszkodzenia aparatu
musiał się wycofać z zawodów, przy-
nawo po 30 punktów.

o w r ó t z g ó





Gemeinsames Zentralnachweisebüro

Auskunststelle für Kriegsgefangene

Abteilung „H/I“ — Bücherstelle

Wien, IV. Karlsplatz 13, (Techn. Hochschule)

Zimmer Nr. 327.

▽ ▽ ▽

Bücher sendungen an Kriegs- gefangene und Internierte.

Auf Grund der mit dem russischen und italienischen Roten Kreuz getroffenen Vereinbarungen sind Bücher sendungen an Kriegsgefangene zulässig.

Hiebei gelten folgende Bestimmungen:

Jedermann der an einen bestimmten Kriegsgefangenen oder Internierten, wo immer sich derselbe befinden mag, Bücher oder Noten gelangen lassen will, hat diese beim

Gemeinsamen Zentralnachweisebüro

Auskunststelle für Kriegsgefangene, Abteilung „H/I“ Bücherstelle, Wien, IV., Karlsplatz 13 (Technische Hochschule) schriftlich oder mündlich zu bestellen.

Don Parteien eingesandte Bücher werden nach den bestehenden Vorschriften zur Absendung nicht angenommen.

Der Besteller hat den Namen und die genaue Adresse des Kriegsgefangenen, seine eigene Adresse und für die zu bestellenden Bücher den möglichst genauen Titel mit Angabe des Autors und womöglich auch des Verlags anzugeben.

Die Bezahlung der Bücher hat unter allen Umständen sofort nach Erhalt des Erlagscheines zu erfolgen.

für Kriegsgefangenenbüchereidienst werden zugeschlagen:

Bis inbegriffen K	20.—	K	1.—
"	"	"	50.—
"	"	"	3.—
"	"	"	100.—
"	"	"	6.— u. s. w.

Nach Beschaffung der Bücher wird zur Bezahlung derselben ein mit dem Kostenpreis der Bücher ausgefüllter Posterlagschein zugesandt; **Geldsendungen im Voraus mittels Postanweisung oder Geldbriefe ic. gehen ausnahmslos zurück.**

Die Anschaffung sowie Absendung der gewünschten Bücher erfolgt ausschließlich durch das Gemeinsame Zentralnachweisebüro, Auskunftstelle für Kriegsgefangene, Abteilung „H/I“, Bücherstelle.

für Rußland sind nur Bücher zulässig, welche vor dem Jahre 1914 gedruckt sind.

Eine Ausnahme hiervon bilden Klassiker Bibelwerke und Lehrbücher. Während des Krieges erschienene medizinische Bücher sind ebenfalls gestattet. für Sendungen nach Italien, Frankreich und England besteht diese Beschränkung nicht. Bücher und Zeitschriften politischen oder militärischen Inhalts sind unzulässig.

Um jede Verzögerung der Erledigungen zu vermeiden, sind den Zuschriften in österr. Landessprachen deutsche Übersetzungen beizuschließen und die Büchertitel ebenfalls stets in deutscher Übersetzung anzugeben.

Die Abteilung hat alle Vorkehrungen für die rasche und sichere Abwicklung dieses Verkehrs getroffen, kann jedoch keine Haftung für das Einlangen der Sendungen übernehmen.

Zur Beachtung.

1. für Bücher, die nicht mehr zu beschaffen sind, sowie für die von der Zensur als unzulässig erklärten, beschafft die Abteilung „H/I“ nach eigenem Ermessen und womöglich in der gleichen Preislage passenden Ersatz.
2. Bei Bestellung von Büchern aus Sammlungen (Reklam, Göschen ic.) ist außer der Nummer auch Titel und Verfasser anzugeben.
3. Eventuell eintretende Verzögerungen bei Versendung der Erlagscheine oder der Bücher, sind auf Schwierigkeiten der Bücherbeschaffung zurückzuführen.
4. Als Bestätigung der erfolgten Zahlung gilt der Abschnitt des Postsparkassenerlagscheines. Eine sonstige Bestätigung von Seiten der Abteilung „H/I“ erfolgt nicht. Ebenso kann auch eine Verständigung über die erfolgte Absendung der Bücher nicht erfolgen.

Markus Graf Spiegelfeld.

$$\begin{array}{r} 600 \\ 200 \\ \hline 360 \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 300 \\ 120 \\ \hline 180 \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 113 \\ 07 \\ \hline 46 \end{array}$$

